

71315

Chapitre

ouvrant

1 facultativement,

été ajoutée

71316

BARUCH SOBEL

Le destin a voulu que je me trouve toujours dans les endroits où se trouvait Baruch Sobel, dont les opinions et les principes étaient aussi les miens.

Aussi a-t-il voulu que je ne le rencontre que peu de temps avant notre départ forcé de ces lieux. Il en fut ainsi à Czernowitz, capitale de Bukowine, en Galicie et en Autriche où nous nous trouvâmes après l'échec de la révolution russe de 1905.

A Czernowitz nous habitons dans la même rue et nous avons tous deux les mêmes amis. Néanmoins ne fîmes nous connaissance qu'au moment de notre départ simultané de cette ville.

Notre cordiale amitié ne date cependant que du jour de notre rencontre à Paris.

Nos sentiments nous décidèrent à nous rendre dès que la guerre fut déclarée, d'abord au N°10 de la rue de Gironde, puis aux Invalides. Comme nous eussions décidé d'avance

comment nous devions agir.

A ce moment-là, nous n'avions pas le temps pour nous parler. Nos regards seuls se rencontraient et c'est ainsi que nous nous entendions, l'un l'autre.

Nous avons le même jour, quitté Paris, nous rendant dans des directions différentes. Lui, se trouvait dans le bataillon "A", moi dans le bataillon "D", du même régiment.

Jusqu'au moment où le hasard nous rapprocha, nous passâmes quelques mois dans les tranchées du même secteur, séparés l'un de l'autre.

C'était en Champagne, vers la fin de 1915, lorsque je me trouvais dans un groupe de soldats de la tranchée "Haricots" qui se dirigeait vers le centre de Ravitaillement du Bois-de-la-Mare, chercher de l'eau et de la nourriture pour notre compagnie. Elle s'était emparée de la première ligne et était à cause du bombardement violent de l'ennemi, isolée de ce centre et du reste des compagnies! Nous fûmes obligés de faire un grand demi-tour, allant en zig-zag autour des tranchées pour approcher de la cuisine.

En passant par le marais du Bois-de-la-Mare qui servait à la première, quand la pluie

tombée, comme un lieu où nous pouvions nous débarbouiller, nous tombâmes sur un soldat se tenant accroupi près du marais en train de laver du linge. Le marais était glacé.

Il était vêtu d'un uniforme décoloré, la tête et le visage entortillés, couverts. On ne voyait pas de face humaine.

- " Un fou seul peut laver du linge par un froid pareil! dit un soldat.

- Les poux ne lui manquent probablement pas! plaisante un autre.

Je m'approche et je vois que c'est lui, Baruch Sobel.

- Comment se fait-il, lui dis-je étonné, que vous vous trouviez ici?

Les autres amis de Paris le reconnurent aussi. Et nous étions tous contents de cette rencontre. Nous ne cessâmes depuis d'être, l'un et l'autre, en contact. Lorsque nous fûmes séparés, par le changement des bataillons de nos tranchées, nous nous fixions par écrit des rendez-vous dans les lieux de repos, éloignés de quelques kilomètres, de la première ligne.

Avant de quitter la Champagne, nous nous rencontrâmes et passâmes quelques heures ensemble au milieu d'un champ. Lui, Sobel, se

plaint des lettres qu'il reçoit de Paris. Des lettres qui lui rendent la vie très amère. On lui demande de revenir à Paris le plus vite possible. On lui dit de ne pas oublier qu'il est père de deux enfants, laissés à une femme, dans l'impossibilité de les nourrir et de les élever. On lui reproche d'être pire qu'un assassin. Celui-ci ne tue qu'une fois et d'un seul coup. Tandis que lui Sobel, les torture et les fait souffrir petit à petit, jusqu'au moment où ils périront complètement.

- Puisque tu as commis, lui dit-on, une si grande sottise en te faisant volontaire, tu peux réparer cette faute en retournant auprès de ta femme et tes enfants mineurs.

On lui fait également savoir qu'un grand nombre des volontaires étaient déjà rentrés à Paris. Ils font d'excellentes affaires dans le commerce. Lui seul est resté un sot, un propre à rien...

- Qui sait, dit un père de trois enfants, chez qui les paroles de Sobel réveillaient sa propre blessure, peut être ont-ils raison de nous écrire ainsi? Il est possible qu'eux, là-bas, voient mieux que nous ici?

- Moi, je ne suis pas de cet avis, dit un

autre. Comment cela peut-il nous regarder, nous qui vivons dans les tranchées comme dans un enfer, qu'ils souffrent? Nous qui attendons à chaque instant la mort qui nous guette? Quel rapport voyez-vous? Qu'importe que d'autres f...le camp, qu'ils soient plus raisonnables et s'enrichissent constamment. Que nous importe que de sages personnes sachent éviter le feu? N'est-ce pas jeter encore du sel, avec ces propos, sur nos blessures saignantes?...

- Cela dépend de la manière d'envisager les choses, dit Sobel.

- Mais, diable, qui nous a poussés, nous tous étrangers, à nous engager, à nous faire casser la gueule pour d'autres? Quel intérêt pouvons-nous avoir dans ce jeu sanglant? Lorsqu'on regarde les choses au fond, on les voit autrement; non comme on devrait ou voudrait les voir.

- Cela dépend, reprit Sobel, par quelles lunettes on les voit, mes amis. Si vous vous serviez de lunettes bleues, tout vous paraîtrait bleu. Et si vous en preniez des roses, tout vous ~~paraîtrait~~ semblerait rose. Essayez de voir à travers des lunettes noires et vous verrez que tout sera noir. Le diable n'est pas aussi terrible qu'on l'imagine. D'ailleurs,

nous avons agi comme agissent et devraient agir en pareille circonstance des hommes aux sentiments humains. Sachez que l'homme est un animal social qui ne peut vivre en dehors de la société. Quand il y a des malheurs dont le monde souffre, lui aussi doit souffrir.

- Tiens, tiens! c'est à dire que si la guerre éclate où les peuples s'écrasent, s'entre-déchirent les uns les autres, nous, en tant qu'hommes, nous devons les aider à s'anéantir, à s'entre-égorger aussi vite que possible! Est-ce cela? Sont-ce tes conclusions, mon ami? dit un soldat.

- Et moi, je voudrais poser une autre question reprit un autre: Je demande si c'est bien notre place ici? Comment pouvons nous, nous autres, avec nos opinions, nos convictions, agir, argumenter de la sorte ?

A quoi Sobel répond:

- Un peu de patience et de réflexion, et tout s'éclaircira. Moi, je répète qu'il s'agit seulement de la manière dont on envisage et dont on voit les événements. Lorsque quelqu'un jette des regards du haut d'une montagne, les vallées et les maisons paraissent comme des jouets d'enfants et les hommes comme des four-

his. Tout est alors petit et insignifiant. Mais, si la même personne prend un microscope et contemple de près la fourmilière, elle reste éblouie de leurs dimensions et de leur travail compliqué. Si nous regardons la guerre d'un oeil objectif et critique, nous n'y trouvons que du mal. Une force destructive sans aucune utilité. On la voit autrement, si on considère d'une manière subjective et personnelle. Prenons-nous comme exemple:

Nous Juifs, qui sommes même des cosmopolites et ultra-radicaux, nous qui avons des idées assez larges sur l'humanité et le monde, nous éprouvons néanmoins le désir d'avoir un coin de terre à nous où nous puissions nous sentir intimes, libres, chez nous. Car, je me sens chez moi plus libre, plus à mon aise qu'ailleurs... Lorsque Moïse est monté au ciel, il ne se sentait sans doute pas aussi libre que sur terre. Et quand l'ange est descendu à la surface du globe, Jacob prit le dessus sur lui. Hercule put vaincre et étouffer Antée seulement quand il le souleva au dessus de la terre, et grâce à ce soulèvement lui fit perdre l'équilibre et la force que Antée avait puisés dans cette terre. Un peuple sans terre est

71323

faible et peut à peine vivre. Les Juifs ne vivent que des forces du temps de la Bible. Il y a dans chacun d'entre nous, une sorte d'atavisme et dont on ne pourra jamais se libérer, pas plus qu'on n'arriverait à changer son coeur ou ses poumons...

Oui, nous sommes obligés d'avouer que nous éprouvons au fond du coeur le désir de posséder un coin à nous où nous puissions vivre tranquilles. Nous voulons être les égaux des autres peuples. Tous ceux qui s'engagèrent désiraient être adoptés par un pays, et qui ne les considérait pas comme des étrangers. Ils voulaient que leurs enfants qui fréquentent les écoles françaises sachent qu'ils ont le droit d'apprendre et peuvent à l'avenir, pareil à d'autres enfants, faire leur carrière. Si cela est un sentiment patriotique, il n'en est pas moins un sentiment humain. Qu'importe que souffrons! Si ce n'est pas bon pour nous, ce sera bon, du moins pour les autres juifs. Nos enfants jouiront des libertés que nous voulions atteindre.

- S'il en était ainsi, les "Yunkers" allemands auraient bien raison. Les "Cent Noirs" russes auraient deux fois raison, et les royalistes français, trois fois !

- Non, je me suis placé au point de vue juif, répond Sobel. Nous Juifs, étant partout étrangers, persécutés, ayant tant souffert de n'appartenir à aucun pays, et aussi à cause de notre esprit international, nous pouvons être compris si, après un si long exil, nous permettons de nous battre dans les rangs d'un pays qui nous avait adoptés. Nous autres qui languissons après un abri! Les autres peuples ont depuis bien des siècles leur foyer à eux. Ils n'ont pas eu à supporter autant de souffrances que nous autres, répudiés et traqués. Quant à eux, ils pourraient bien se permettre d'être internationaux. Je ne prêche pas un pur altruisme, ni la doctrine des sans-patrie. Je veux seulement dire que les peuples possédant des richesses naturelles et de riches cultures ne devraient se disputer et tendre à accaparer un lambeau de terre ou une richesse matérielle quelconque de plus. Au contraire, ils devraient s'unir en tant que riches associés. C'est ainsi qu'ils pourraient faire du bien à tout le monde. Mais nous autres n'ayant rien à mettre dans l'entreprise commune des peuples, on pourrait encore nous reprocher de vivre, comme les parasites, aux dépens d'autrui. Ne possédant rien, nous sommes magnanimes, prêts à pardonner

quand il s'agit des richesses d'autres peuples. Voilà pourquoi nous sommes contre la guerre! Mais notre voix ne compte pas et nous ne pouvons pas l'élever.

Lorsque les peuples prendront, à l'avenir, conscience, quand ils aboliront les frontières qui déparent un pays de l'autre, lorsqu'ils auront supprimé les différentes classes, nous trouverons nous aussi, notre place dans la grande famille des peuples. Les Juifs ont toujours été les pionniers des causes élevées. En dépit de toutes les difficultés intérieures ou extérieures, nous fûmes pourtant l'avant-garde de la civilisation. Et nous le serons encore. Si nous n'avons, jusqu'ici, ni demandé, ni obtenu de récompense pour notre besogne, nous ne pouvons plus néanmoins supporter les coups que nous recevons en échange...

A ce moment, nous prîmes congé de Sobel, ne sachant si nous aurions encore l'occasion de nous revoir dans la vie.

Un temps s'était écoulé, et nous n'eûmes pas de nouvelles de lui.

. . .

71326

Le 9 Mai, à l'aube, avant le déclenchement de la seconde attaque, notre bataillon "D" s'était emparé le premier de l'entrée de la ferme de Bertonville, dont le chemin menait vers d'autres lignes.

Nous vîmes défiler devant nous les restes des bataillons de la Légion étrangère. Le bataillon "B" en tête, suivi de ceux de la lettre "C" et "A".

Nous nous postâmes durant le passage successif de ces bataillons, autour des tranchées étroites en file indienne. Ayant vu parmi les bataillons des visages connus, nous prîmes cordialement congé d'eux. C'était l'ultime occasion de voir amis et connaissances, avant le commencement de l'attaque.

Dès que nous vîmes défiler la première compagnie du bataillon "A", nous cherchâmes attentivement si Sobel se trouvait parmi ceux qui défilaient. Nous nous informâmes de lui. On nous répondit qu'il était réparti dans la troisième compagnie. Et lorsque nous voyons cette compagnie s'approcher, nous ne cessons de demander à chaque soldat où il se trouvait.

- Où est Sobel, où est Sobel? demandions-nous, sans arrêt.

Nous avons, en vain, assisté au défilé de

tous les soldats sans pouvoir le trouver.

. . .

NOUS L'AVONS PERDU A TOUT JAMAIS

A la fin de l'attaque, un soldat de sa compagnie nous dit qu'il l'avait vu errer, pensif et rêveur, autour des tentes. Un autre de la même section nous raconta que Sobel s'adonnait beaucoup à la fabrication de bagues et de broches d'aluminium des débris de canons qu'il avait rassemblés et dont le champ était plein. Il aurait préparé cela pour les siens comme souvenir.

Un de ses camarades qui se trouvait près de lui sur le front, nous raconta que Sobel se trouvait pendant l'attaque très mal, qu'il se sentait malade. Les douleurs et surtout celles du ventre le faisaient courir à travers champ, et il fut atteint, semble-t-il, en courant ainsi, par une balle...

. . .

Dès que j'entends d'autres personnes prononcer le nom de Sobel, je suis jaloux. Il fut un temps où je désirais toujours me trouver à la place de son petit garçon qui aimait à passer ses bras autour du cou de son père, à le

caresser, à le couvrir de baisers, à regarder sans cesse, dans ses yeux profonds et doux, et à jouer avec ses petites mains dans la barbiche blonde, en pointe.

C'était un de ces hommes rares, au coeur ouvert et au visage souriant. Ses yeux enivraient au premier abord tous ceux qui avaient le rare bonheur de l'approcher. Sa parole inspirait la confiance. Pour chacun, il avait un mot amical, trouvant à tous un mérite quelconque.

Il n'enviait personne, n'ayant jamais de préventions.

Dans ses relations, il ne se croyait pas supérieur aux autres par ses connaissances. C'était un intellectuel à l'âme profondément humaine. En sa présence, je me sentais comme un enfant caressé, dorloté qui exige qu'on n'accorde qu'à lui toute l'attention et qu'on joue exclusivement avec lui tout le temps.

Bien qu'il ne fut pas beaucoup plus âgé que moi, je le considérais néanmoins comme un père ou du moins, comme un frère aîné.

Il y avait en lui quelque chose dont nous manquons d'habitude, ce qui le rendait plus

parfait que les autres. Lorsqu'il découvrait un défaut en lui, et il croyait toujours en découvrir, il désirait trouver chez son enfant, qu'il voulait élever en homme parfait et en artiste, ce qui lui manquait à lui-même. Pour lui la musique était l'expression la plus belle, la plus haute de l'âme humaine. Elle est la langue des Dieux, pareil au Nectar qui est leur boisson.

Et c'est à cause de cela qu'il désirait que son fils fut musicien.

De tous les instruments musicaux, c'est le violon qui avait sa prédilection, car il peut exprimer les tons les plus tendres de notre âme. C'est surtout lui qui est susceptible de parler la langue des Dieux, et ainsi de nous élever dans les régions où rayonnent le véritable bonheur et les rêves les plus beaux, les plus sublimes...

Pendant les derniers temps, il lisait beaucoup, mais il réfléchissait davantage et contemplant la vie et les hommes autour de lui.

- A quoi sert lire? me dit-il un jour, au moment où nous étions assis, l'un près de l'autre. Mieux vaudrait regarder la vie qui

71330

ruisselle autour de toi. Tu y trouverais quelque chose de plus joli, de plus intéressant que tous les contes et toutes les descriptions. N'importe quel visage humain te dit beaucoup plus que les romans. Le spectacle le plus beau, c'est la vie multicolore. La décoration la plus belle, c'est le soleil pendant le jour et la lune avec les étoiles pendant la nuit. Tu découvriras dans la nature beaucoup plus que dans les livres scientifiques.

. . .

Comme suite à la demande adressée à un de nos amis communs, s'il n'avait pas vu Sobel, celui-ci me fit parvenir la lettre suivante:

" Mon cher ami,

" Il y a encore une lueur d'espoir d'arracher à la mort notre cher Sobel.

" On ne peut jamais, en somme, rien savoir, si ce blessé va mourir et cet autre en réchapper. Car il arrive que celui qui est mortellement blessé survive à ses blessures, et l'autre légèrement atteint que beaucoup enviaient, succombe.

"La scène du moment où Sobel fut blessé, ne s'effacera jamais de mes yeux. Mais, à

présent, il me serait tout à fait impossible de la décrire. Cela me déroberait le peu de résistance dont mes nerfs disposent encore après tant de combats.

" J'ai maintenant beaucoup d'impressions semblables, de tant d'amis et de camarades lesquels restent dans mon coeur avec du sang glacé. Si je pouvais les mettre sur du papier je me sentirais le coeur allégé.

" Il me serait encore impossible de les rendre d'une manière objective. Un certain recul d'impressions, de perspectives et de vues serait nécessaire. Car les blessures sont encore trop récentes. La mort guette encore de tous les côtés. De nouveaux évènements frémissants des scènes horribles ne font qu'augmenter, sans arrêt, dépassant en cruauté, les précédents. Mon état d'esprit pourrait être comparé à celui du roi vaincu d'Egypte, lorsqu'il voyait passer devant lui ses amis et ses ministres enchainés, et derrière eux sa propre fille, enchainée, elle aussi, comme esclave. Il se taisait toujours, jetant des regards au loin. Seulement, quand il vit passer un de ses serviteurs, il se mit à pleurer, ne pouvant plus contenir ses larmes.

- Avant de pleurer, mon malheur était trop

71332

trop cuisant, dit-il.

" Dans un journal que les Allemands avaient fait passer dans nos tranchées en contrebande, se trouvait la phrase suivante, écrite au crayon: " Est-il vrai que vous désirez tous désertter? Si oui, faites le nous savoir. Qu' est-ce que vous pensez des Balkans? Et la guerre fratricide, quand prendra-t-elle fin?"

" Je pris un bout de papier sur lequel je griffonnai quelques mots en allemand, que la meilleure issue pour les deux peuples en guerre, serait de faire une révolution chez eux. C'est ainsi que la tuerie prendrait fin, et au lieu d'être ennemis, nous deviendrions de meilleurs amis.

"En dépit de leur socialisme, tous mes camarades me blamèrent pour mon attitude irréfléchie, comme ils disaient. Je dus me taire. "Etale devant eux ce qui te tourmente", pensai-je.

"Pour soulever les esclaves contre leurs maitres, il faut, semble-t-il, posséder les forces physiques d'un Hercule ou bien les forces morales d'un ancien prophète, ou être un Spartacus.

" Raconte aux enfants l'histoire de Spartacus afin qu'ils haïssent la servitude sous toutes ses formes. Montre leur aussi les catacombes de Paris, et insuffle en eux une grande foi en leurs propres forces.

" Parle leur de l'amour de Davis et de Jonathan...Dis leur combien celui-ci se souciait peu de savoir son trône passer à son ami et non à lui-même. Raconte leur aussi la mort de Saül et Jonathan sur le mont Gilbua et le magnifique chant funèbre de David.

"Que penses-tu du Comité qui cherche des documents et rassemble des matériaux pour publier l'Histoire des Volontaires en France"?

Je crois qu'il n'y a pas de place pour mes souvenirs à moi. Ils font tout à leur manière, avec des intentions particulières, de sorte qu'ils ne manqueront pas de faire des bobards à notre égard.

" Tu prendras, mon cher ami, la peine, si le temps te le permet, de lire ma lettre où je décris mes lattes intérieures et les disputes que je mène avec moi-même, en deux parties.

J'ai déjà commencé mon expérience: J'ai conclu la paix avec les ennemis, sans les puissants diplomates mondiaux, sans même l'avoir

demandé d'abord aux parlements. Je l'ai fait sous ma propre responsabilité. Déjà, nous nous sommes mis d'accord sur un point, disant que ni eux ni nous ne serons vainqueurs, et que personne ne payera de contributions.

Il ne nous reste encore que deux points sur lesquels nous ne nous sommes pas encore mis d'accord.

Le premier point, c'est la révolution dans tous les pays belligérants; le second, c'est l'érection des tribunaux populaires contre tous les instigateurs et fauteurs de cette affreuse boucherie.

Les négociations sont loin d'être interrompues. On peut encore espérer de bons résultats.

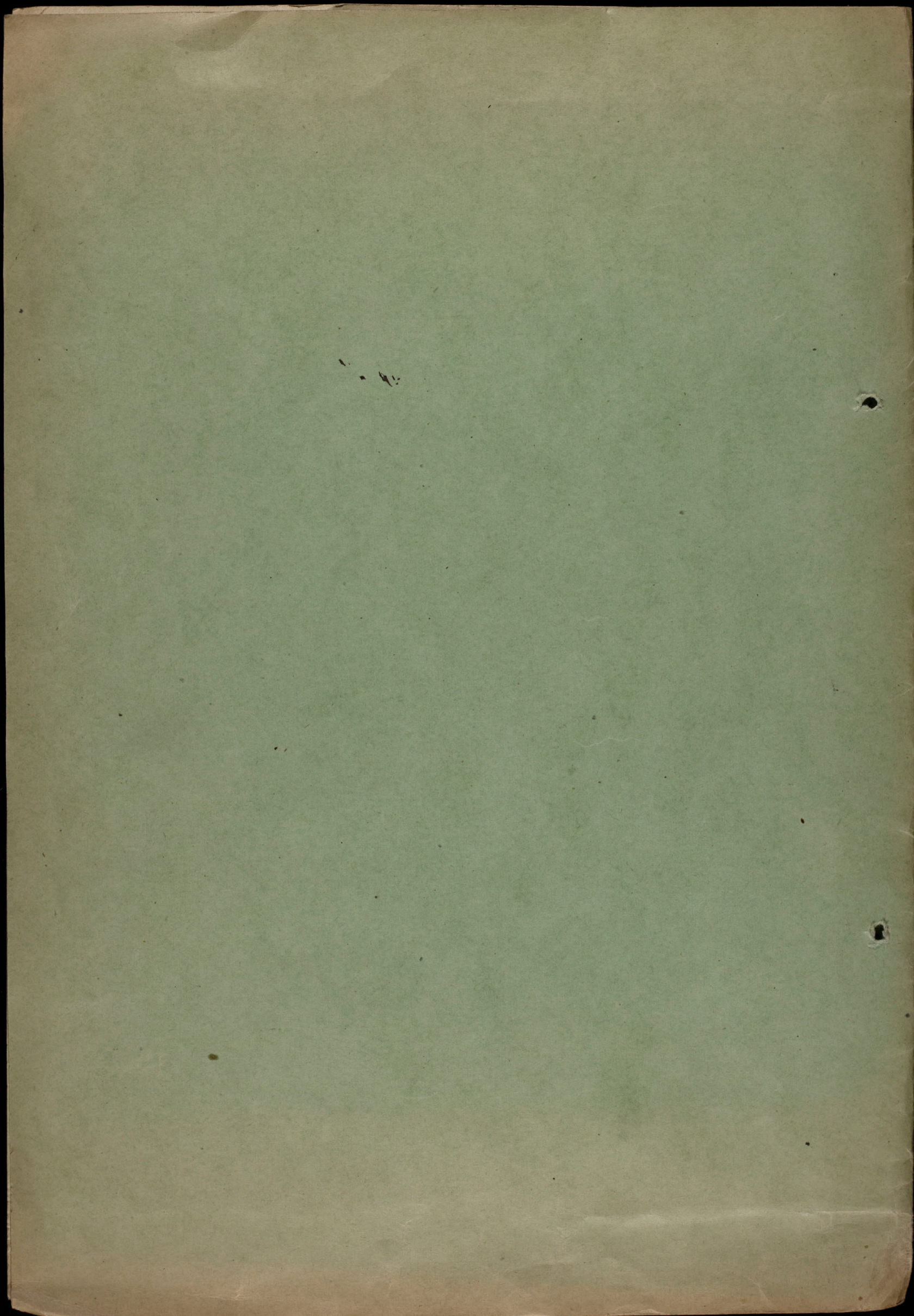
La nouvelle que mon frère Samuel veut commettre un acte irréfléchi, en s'engageant dans l'armée anglaise, m'a fait perdre l'équilibre. Le diable sait pourquoi. Mes nerfs, sans cela, sont déjà assez tendus. Je me demande pourquoi cette nouvelle m'a tellement ému: est-ce parce qu'il m'est si proche? Lui m'est aussi très attaché. Je sais que son caractère ressemble au mien.

Il commet un acte, non pas parce que la raison le lui dicte, mais à cause de ses senti-

ments qu'il ne peut pas dominer.

"Je m'inquiète beaucoup plus à son égard que pour moi-même. Quand je me laisse aller sur le fil, faisant des acrobaties, je suis tranquille, y trouvant encore quelque plaisir. Mais lorsque je vois quelqu'un le faire dans un cirque, je me sens alors pris d'une grande inquiétude.

" Ainsi est mon caractère.



Notre chef , le colonel Pein , ne ressemblait guère aux autres officiers , ses collègues , des hommes vides et vaniteux. C'était un pédagogue , un de ces maîtres qui aiment les enfants , leur racontent de belles histoires fantastiques et autour de qui les enfants dansent , jouent et s'ébattent librement , plutôt qu'un militaire qui ne cesse de travailler à la mort des hommes , ses semblables . L'uniforme ne s'harmonisait guère avec son visage délicat et paternel qui exprimait toujours de la bonté et de la sollicitude . Ses yeux , ses beaux grands yeux de penseur , étaient toujours à la recherche de quelque chose de plus utile pour les humains que la guerre et la dévastation . Il avait la démarche d'un ascète , d'un saint qui aurait peur d'écraser sur son chemin de petits êtres vivants ou des plantes .

Les soldats faisaient grand cas de lui et racontaient beaucoup d'anecdotes sur son compte . Mon camarade me dit que le colonel Pein l'appelait toujours par son nom (chose rare , qu'un colonel qui remplaçait un général de brigade , reconnaisse ses soldats , leur parle et les appelle par leur nom !) et lui faisait souvent des cadeaux . Il avait les mêmes bontés pour les autres soldats qu'il connaissait . Il ne punissait jamais personne des nôtres , car il ne voulait pas faire souffrir des hommes qui , volontairement , s'étaient engagés à défendre la France . Un jour , il découvrit deux sentinelles de première ligne , dont toute notre sécurité dépendait , en train de dormir le fusil jeté loin d'elles . Cette négligence aurait pu avoir comme conséquence l'anéantissement de toute la compagnie par l'ennemi . Il les tança d'importance , mais ne les punit pas . Une autre fois , il vit une sentinelle qui fumait à son poste , ce qui , dans la nuit , pouvait permettre à l'ennemi de régler son tir . Le soldat s'excusa en disant qu'il ne pouvait résister à la tentation d'allumer une cigarette et que dans son désespoir , cela avait été

plus fort que lui . Le colonel Penn tira alors de sa poche un paquet de très bon tabac et le lui donna en le priant de ne pas fumer quand il était en sentinelle . ~~Il~~

Il n'exigeait pas qu'on lui dédât le chemin ou qu'on lui fît des ex ovations , comme la plupart des petits officiers qui réclament ces marques extérieures de respect avec beaucoup d'arrégance et de vanité . Dans les boyaux étroits , Penn laissait d'abord passer les soldats , et passait lui-même ensuite . Jamais il ne venait visiter ses soldats sans apporter des poches pleines de cadeaux qu'il distribuait , avec beaucoup de sollicitude , ~~et~~ tel un père aimant , à ses subordonnés . Pendant les attaques , il courait en s'exposant autant que nous ; en sa présence , nous nous efforcions de nous distinguer et nous bondissions au devant des canons et des mitrailleuses ennemis comme des lions déchaînés , jusqu'au moment , où , déjà tout proches , nous mettions baïonnettes au canon ; les Allemands tournaient les talons dès qu'ils voyaient nos baïonnettes . Dans ces occasions , il courait parmi nous , plein de joie et de contentement ; il caressait et couvrait d'éloges ses "enfants" qui combattaient avec tant de courage et des larmes lui montaient aux yeux

Un jour , après une attaque où nous avions eu le dessus , une balle perdue le frappa soudain et il tomba , son sourire doux et content sur les lèvres Sa mort nous déchira le coeur .

Il faut signaler le fait que dans toutes les batailles et dans tous les coups de main dangereux, les Juifs étaient les premiers à risquer leur vie : soit que le Juif n'ait pas grand'chose à perdre dans ce monde où il est , de tous les côtés , persécuté et haï , soit qu'il se sente moralement obligé d'agir avec un héroïsme exceptionnel pour être apprécié à sa valeur , ou encore que ce soit dans la nature du Juif d'aimer le risque , ou enfin pour toutes ces raisons ensemble .

Un Juif ture , qui , dans l'attaque , s'était élancé le premier , fut blessé par une balle ; quand on s'approcha de lui pour lui faire un pansement , il s'écria : " Allez , frères , en avant ! Ne vous arrêtez pas à cause de moi ! " Le capitaine l'embrassa au front et , les larmes aux yeux , le quitta . Le Juif mourut plus tard et le capitaine aussi fut tué d'une balle dans la bataille .

Un autre Juif , malgré une blessure grave , continua à courir avec ses camarades , épuisant ses dernières forces et criant : " Vive la France ! " pour que ses camarades ne faiblissent pas en voyant tomber un des leurs . Quand , enfin , il tomba mort , ses camarades avaient déjà parcouru une grande distance sous le feu ; son exemple leur avait inspiré courage .

Un troisième , voyant les autres bataillons sortis des tranchées se battre furieusement contre l'ennemi , tandis que le sien gardait encore les tranchées , cria : " Qu'attendons-nous ? Nos frères se battent et avancent et nous , nous attendons en regardant tranquillement ? ! " D'un bond , il franchit le parapet et son appel entraîna tous les autres , y compris les officiers . D'ailleurs , le colonel Penn leur reproche plus tard d'être sortis si vite , car l'artillerie , n'ayant pas été informée que nous passions à l'attaque , n'allongea pas son tir et abattit plusieurs des nôtres ...

Un quatrième Juif s'empara , à lui seul , d'une mitrailleuse et fit prisonniers les Allemands qui la servaient .

C'est de cette façon que se battait la majorité des Juifs , comme il convient aux descendants de David . Beaucoup de soldats juifs restèrent sur le champ de bataille . Nous les abandonnâmes sans eau et sans pansement , car nous obéissions seulement à notre devoir de combattant pour la patrie . -- Un de nous , homme d'un caractère d'or , voyant son camarade mourant sur le champ de bataille , s'adressa à lui en ces termes : " Meurs tranquillement , frère , ne retiens pas tes camarades ; nous viendrons te chercher "...

NOUS ETIONS DOUZE.

Notre régiment ^Icomptait des milliers de Juifs russes, dont un grand nombre, après ~~une~~ ^{une} année // de souffrances, avaient quitté la Légion Etrangère. Ils furent répartis dans plusieurs régiments français.

Le chef du groupe des douze légionnaires qui furent affectés au 363-ième régiment, Abram Prager, soldat de première classe, était un émigré russe qui avait un grand passé révolutionnaire.

Né dans une petite ville du gouvernement de Kiev, il était le quatrième d'une nombreuse famille. Malgré son peu de fortune, son père n'avait rien épargné pour donner à ses enfants une instruction supérieure, afin qu'ils pussent plus facilement se frayer leur chemin dans la vie et se faire de bonnes situations.

Il est vrai que c'était une famille bien douée, tous les enfants étaient des élèves appliqués et finirent brillamment leurs études secondaires. Mais malgré leurs premiers prix, ils ne purent pas entrer ^{dans les} ~~les~~ Universités russes fermées aux Juifs, et l'un après l'autre, ils furent obligés de quitter la Russie pour pouvoir continuer leurs études. L'un partit en Suisse, où il devint le bras droit de Plékhanov et où il fit des études de mathématiques et de philosophie. Un ^{autre} s'installa en Allemagne; il y devint un des leaders du "Bund"; un troisième fit ses études à Vienne où il fut un des fondateurs du parti socialiste révolutionnaire. Quant à Abram, déjà pendant ses années de lycée, il était devenu un ardent "s-r" et il dirigeait des groupes de lycéens révolutionnaires.

Avant la révolution de 1905, le travail souterrain du parti consistait à se procurer de la "littérature" révolutionnaire et à la répandre parmi les paysans et les ouvriers. Le 17 Octobre 1905,

le parti fit son apparition publique. Abram prononça un discours enflammé devant une foule de plusieurs milliers de personnes, sur une tribune dressée au milieu de la ville et il déclara solennellement les buts et le programme de son parti. Le lendemain, la police le tira de son lit et le mit sous les verrous. Après de longues pérégrinations d'une prison à l'autre, il réussit enfin à s'arracher aux griffes des gendarmes et à s'enfuir en Allemagne.

Il ne vint à Paris qu'en 1910, peu de temps après l'inondation. Il avait déjà à cette époque fait de nombreux séjours en Autriche; il avait été expulsé de Budapest, et ne pouvant pas rester en Allemagne, n'ayant rien à faire non plus en Suisse, il vint s'installer en France.

A Paris, il travailla pendant quelque temps comme simple ouvrier tout en continuant ses études. A certaines époques, il travailla une demi-journée comme manoeuvre, et l'autre demi-journée à la Sorbonne, où il pénétrait dans les arcanes de la logique d'Aristote. Mais cette vie double lui pesait et finalement, s'associant avec l'un de ses camarades de lycée, il décida de s'établir fabricant. Il fit je ne sais quelle invention, son camarade obtint des crédits et ils réussirent.

Quand la guerre éclata, ils possédaient déjà, au centre de Paris, une grande fabrique, avec des machines et un personnel ouvrier qui travaillait pour eux.

Mais l'esprit inquiet d'Abram ne le laissa pas dormir tranquillement à Paris, quand il apprit que ses camarades, ses compagnons d'idées ^{d'} autrefois, s'étaient engagés dans un bataillon spécial de "Républicains", il courut se joindre comme volontaire à ce groupe. Mais il eut la malchance d'être affecté à un autre régiment de volontaires et non dans celui où ses anciens camarades formaient un groupe.

Ce fut dans ce bataillon, qu'Abram se distingua d'une manière extraordinaire pendant l'attaque du 9 mai.

Tout le bataillon se trouvait au pied de la cote "I40". Le bataillon avait déjà perdu les trois quarts de ses effectifs, et beaucoup d'hommes furent tués ou blessés avant d'atteindre la colline. Ceux qui étaient indemnes, avec ce qui leur restait de forces, creusaient des tranchées pour s'y mettre à l'abri de la pluie d'obus et de balles qui ne cessait de s'abattre sur eux et d'éclaircir leurs rangs. Dans la compagnie d'Abram, il ne restait pas un officier ni un sous-officier, et les soldats, tapis dans les tranchées qu'ils avaient creusées, attendaient dans la chaleur torride, suffoqués par l'odeur de la poudre tandis que les obus labouraient ~~l'air~~ le sol et soulevaient la terre jusqu'au ciel. Soudain, une compagnie d'Allemands parut et commença immédiatement l'attaque; les soldats cachés dans les tranchées n'eurent d'autre issue que de fuir immédiatement abandonnant le terrain conquis aux Allemands. Seul Abram résista, prit le commandement, ordonna de contre-attaquer et finalement la tranchée resta aux mains des Français.

Pour cet exploit, Abram ~~ré~~reçut le premier la croix de guerre, lors de la revue passée après l'attaque. Quand nous arrivâmes dans notre nouveau régiment, nous fûmes très bien reçus. Les officiers nous admirèrent pour les actions héroïques que nous avions accomplies au nord d'Arras au cours des attaques. Plus tard, quand le colonel vint en personne nous souhaiter la bienvenue, il exprima sa satisfaction de voir douze volontaires russes, tous jeunes et beaux soldats, entrer dans son régiment; il prit congé de nous très amicalement et en exprimant le désir que nous soyons un exemple pour nos camarades français... A la fin, il s'arrêta devant Abram et le regardant: "Ainsi, mon brave, lui dit-il, vous portez déjà sur

vosre poitrine la croix de guerre gage de votre héroïsme! Je vous félicite et je souhaite que votre venue dans notre régiment soit marquée par une victoire pour la France et ses alliés! Soyez un exemple pour vos camarades et volontaires français!"

Nous passâmes la nuit sous les tentes de l'Etat major et nous mangeâmes un excellent dîner. Comme on ne nous avait pas attendus pour manger, on prépara spécialement pour nous du rôti et autres mets. Nous devions aussi ce bon ~~dîner~~^{repas} au fait que ce même jour, la Russie avait remporté une grande victoire dans le golfe de Riga où un croiseur allemand et huit bâtiments de plus faible tonnage avaient été coulés. En l'honneur de cet événement, on tira quelques coups de canon, ce qui n'arrivait que rarement dans ce secteur et on fit sonner les cloches dans les villages voisins, afin que les Allemands en les entendant se sentent humiliés de leur défaite. Comme le vin manquait sur place, l'ordonnance du colonel alla en chercher à bicyclette à quelques kilomètres de là, et tous nous bûmes à la victoire de la France et de ses alliés la Russie.

Le lendemain, un lieutenant vint des quartiers du régiment et nous demanda à chacun quelles langues nous connaissions. Quand il fut question de l'allemand, tous, imitant l'exemple d'Abram, donnèrent une réponse négative. Mais l'un de nous, homme très têtu, répondit qu'il savait lire et écrire l'allemand. Les autres voulurent le lapider pour son outrecuidance et Abram dit : " Je connais l'allemand aussi bien que toi, et peut-être mieux, car j'ai ~~étudié~~^{fait mes études} en Allemagne, pourtant j'ai eu suffisamment de tact pour ne pas exécuter et vanter mes connaissances d'allemand, en un tel moment." Mais, l'autre entêté n'était pas homme à se laisser faire, et il nous répondit à tous : "En niant votre connaissance de l'allemand, vous pensez cacher que vous êtes Juifs! A quoi cela ressemble-t-il cette manière de se renier soi-même? En agissant de la sorte, vous pouvez

vraiment faire croire que vous n'êtes pas sincères et que vos intentions sont mauvaises." Rien n'empêcha cet entêté de s'asseoir au milieu de tous les Français et de se mettre à écrire à sa famille des lettres en yiddish. Les Français s'étonnèrent ~~en~~ voyant pour la première fois écrire de droite à gauche et ils demandèrent quelle langue c'était là. Le jeune soldat leur expliqua qu'il écrivait en yiddish et leur montra l'alphabet. Cela, les autres volontaires ne purent pas le supporter ~~à~~ ils se mirent à injurier leur camarade pour ces "trucs" juifs. Abram surtout s'en prit à lui : "Crois-tu vraiment qu'il faut partout se mettre en avant et se vanter d'être Juif? On nous déteste assez même quand nous nous cachons et que nous ne crions pas sur les toits que nous sommes Juifs, mais quand on sait ce que nous sommes, on nous hait encore davantage et on nous persécute; à quoi bon attirer sur nous l'attention de tout le monde? Ne vait-il pas mieux et n'est-il pas plus sain pour nous et pour tous de laisser ignorer que sommes Juifs?"

- Nul ne fait tant ^Idemal à l'homme que l'homme lui-même! Aucun ennemi ne serait entré à Jérusalem, si les Juifs avaient été unis. La meilleur preuve c'est que Léonidas avec ses trois cents hommes résolus empêcha toute l'armée persane ~~de~~ passer. Croyez-vous que c'était un miracle du ciel? Pourquoi un tzigane n'a-t-il pas honte de sa race et un Juif, oui? Croyez-vous sérieusement que nier sa personnalité apporte plus de tranquillité et plus de sécurité? Pourquoi nous cacherions-nous d'être Juifs? Pourquoi nous gênerions-nous plus que les autres races et les autres peuples? Parce que nous sommes Juifs? Je puis comprendre Moïse, qui devant la fille d'Isra se fit passer pour un Egyptien; je puis comprendre Pierre quand il renia son maître devant les soldats et les scribes romains; je conçois tous ces "Polonais de religion mosaïque", ces "Italiens, descendant du patriarche Abraham", ces "Israélites fran-

çais" et leurs pareils, qui, tout le long de l'année sont Français, Italiens, Polonais ou Anglais, mais qui une fois l'an seulement, le Jour du Pardon, s'en vont à la synagogue prier pour leurs péchés le Créateur du Monde. Mais nous, nous sommes d'une tout autre trempe: nous ne cherchons pas à plaire aux jolies filles, nous ne craignons pas les coups des soldats romains, nous n'avons pas besoin de nous déguiser pendant toute une année pour que nul ne sache que nous sommes Juifs, et nous ne courons pas à la synag//ogue prier celui qui vit éternellement... Nous n'avons besoin de ne pas être nous-mêmes et de cacher notre qualité de Juifs. Au contraire, mieux vaut pour nous et pour tout Israël que personne n'ignore que nous sommes des Juifs qui, volontairement, ont rejoint l'armée française dans un moment aussi critique, et qui risquent leur vie pour le peuple français et pour sa liberté.

-Sais-tu pourquoi nous devons nous cacher et ne pas crier au monde entier que sommes Juifs? lui répondit Abram. Je vais te l'expliquer. Quand un Juif fait une mauvaise action, tout le monde se met à crier contre tous les Juifs. Sous prétexte que parmi tous les prophètes juifs, il se trouva un traître, on nous traite encore maintenant de "Judas" et il ne vient à l'esprit de personne que nous avons donné naissance au Christ, que nous sommes une nation de prophètes, de savants, de saints et de martyr//s. Non, bien que nous ayons le droit d'être appelés ainsi, car nous avons parmi nous des hommes plus illustres que ^{n'en ont} les autres peuples. Mais malgré tout cela on nous humilie, on nous offense à chaque pas, simplement parce ~~qu'il~~ qu'il y a eu chez nous quelques coquins et qu'une brebis galeuse contamine tout le troupeau!

« Non, s'écria l'entêté, ce n'est pas parce que nous sommes Juifs qu'il en est ainsi, mais parce que nous sommes une minorité, parce que nous sommes faibles et impuissants et parce que dans la

vie, joue l'axiome que seul celui qui à la force a aussi le droit! Si l'agneau avait eu la force du loup, il ne se serait pas laissé dévorer par lui. Si les Juifs ne s'humiliaient pas eux-mêmes, s'ils avaient pour eux-mêmes plus de respect, les autres peuples les estimeraient davantage aussi. C'est nous qui baissons la tête les premiers et on en profite pour nous courber l'échine!

Ces discussions sans fin n'empêchaient pas ~~pas~~ les deux adversaires ^{d'être liés} ~~fussent~~ attachés l'un à l'autre et quand les douze furent divisés en quatre groupes et qu'on laissa aux volontaires la faculté de choisir leurs camarades, Abram choisit de rester avec son adversaire et le sculpteur Alek Drissen.

Le lendemain de la visite du colonel, nous rejoignîmes nos compagnies et là aussi, on nous fit un accueil chaleureux et fraternel. Une autre section encore voulait ^{aussi} nous avoir; ^{à cause de nous} les officiers se disputaient. Le jour suivant, il fut mentionné dans le rapport du général que douze volontaires russes étaient arrivés, qui avaient déjà pris part à des attaques et qui étaient des braves; le général exprimait son espoir que les soldats français nous accueilleraient comme des amis, comme des frères.

En effet, nous ^{nous} sentions très bien au milieu d'eux et nous constatons la différence entre les braves et industrieux pères de famille français et les diverses loques et les brutes de la Légion Etrangère.

Quand, un peu plus tard, on prépara ses quartiers ~~pour~~ pour passer le long et dur hiver de montagne dans les tranchées et que l'ami d'Abram fut appelé comme microphoniste dans un poste d'écoute, Abram resté seul, devint mélancolique, et sa tristesse augmenta encore quand l'un après l'autre, les douze légionnaires qu'il commandait peu de temps avant, devinrent caporaux et reçurent la croix militaire, tandis que lui-même restait avec son unique galon de soldat de première classe et la croix de guerre qu'il avait

gagnée lorsqu'il était encore à la Légion. Il devint taciturne, en-fermé et ne montra plus l'enthousiasme d'autrefois. De temps en temps seulement son feu intérieur brûlait d'un éclat plus vif et des lueurs d'espoir brillaient dans ses yeux, mais c'était plutôt l'agonie d'une lumière qui s'éteint....

Le beau Bernard était l'ornement de notre groupe. On lui donna le surnom de "l'Antinoüs du 363-ième" et quand on l'appelait ainsi il rougissait jusqu'à la racine des cheveux.

Sa beauté et son sourire plein de grâce lui avaient autrefois valu une histoire où il avait failli perdre la vie.

Cela se passait peu de temps après son arrivée à Paris. En face de la fenêtre de l'atelier où il travaillait, de l'autre côté de la rue, une femme se tenait constamment et le regardait. Au début il se soucia fort peu de cette femme, mais au bout de quelques semaines, quand il la vit au même endroit et à heures fixes qui ne le quittait pas du regard, il fut intrigué. Peu à peu son indifférence tomba; leur regards se rencontrèrent et s'arrêtaient longuement l'un sur l'autre. Elle sourit et il répondit par un sourire... Il n'en fallut pas davantage. En peu de temps ils se lièrent et se donnèrent ~~un~~ rendez-vous; d'abord au café, puis à l'hôtel, enfin chez elle: il devint fréquemment son hôte.

Il ne savait pas qui était cette femme ni ce qu'elle faisait, car il ne savait pas parler sa langue. Peu à peu il apprit pourtant qu'elle était mariée depuis peu et qu'elle n'aimait pas beaucoup son mari qui passait plus de temps dehors que chez lui et qui ne se souciait pas beaucoup de la vie de famille ni de sa femme. Sachant tout cela, il jugea qu'il ne faisait tort à personne en venant voir la jeune femme en l'absence de son mari.

Un jour, les jeunes gens s'oubliaient dans leur extase ne pensèrent plus ni au lieu ni au ^{l'heure} temps ni aux circonstances et ils passèrent agréablement le temps ensemble. Soudain ils entendirent frapper à la porte. La femme courut en bas pour voir qui venait et revint plus

morte que vive balbutiant: "Oh, mon mari!" Avant qu'il eut le temps de répondre, elle ^{le} prit par la main, ouvrit rapidement la fenêtre de sa chambre et le poussa dehors... Il eut la chance de n'avoir qu'un étage à sauter, à moitié nu. Si la même histoire lui était arrivée au cinquième étage, il n'aurait pas eu d'autre façon de sortir.

- Ce qui m'est arrivé là, nous disait-il, me servira de leçon toute ma vie, et j'apprendrai à mes enfants et à mes petits-enfants à ne pas courir de tels dangers pour des bêtises de femme...

Garçon calme, ~~et~~ doux et modeste, il gagna ~~toutes~~ les sympathies de tous ceux à qui il avait à faire. Il était originaire d'une grande ville russe, vivante et grouillante de vie comme une fourmillère, et où la jeunesse se jetait dans les bras de la vie. L'un allait au dancing, l'autre se lançait dans la politique, devenait socialiste ou révolutionnaire, ce qui était alors très à la mode et attirait le cœur des jeunes. Bernard était resté loin de tout cela; il suivait son propre chemin.

Cette attitude s'explique peut-être par le fait qu'il avait perdu son père alors qu'il était encore très jeune. Sa mère, malade, resta pauvre et dût élever quatre enfants. Comme il était l'aîné, c'est lui qui supporta les soucis d'argent, dès son très jeune âge, dès qu'il avait pu comprendre les conditions amères de la vie.

Peu instruit, il avait le grand désir d'apprendre et il passait ses moments de liberté à étudier et à lire. Il n'était pas grand connaisseur en littérature; il lisait un peu de tout, mais avec grande attention, et dans les livres, il voyait comme dans un miroir les aspirations de sa jeunesse réalisées, ses désirs comblés et son rêve devenu réalité. Ainsi, il vivait la vie de ses héros de romans. Il souffrait, luttait, triomphait et mourait avec eux; quant à la vie quotidienne, réelle, il s'en désintéressait. Il vivait dans son rêve

et elle n'existait pas pour lui.

Les pogromes anti-sémites et la première révolution russe passèrent comme un ouragan furieux détruisant jusqu'aux racines la calme vie de famille des hommes moyens qui avaient vécu la saine vie primitive du peuple pendant des générations. Le jeune Bernard fut de ceux que l'orage de la révolution et des pogromes avait déracinés et dispersés dans le monde entier.

Pendant les cinq ans qui s'écoulèrent entre son départ de sa ville natale et son arrivée à Paris, il erra dans de nombreux pays. Il vint à Paris quelques mois avant la guerre. Il y travailla comme spécialiste pour le découpage artistique du bois. Il gagnait très bien sa vie et chaque semaine, il envoyait une partie de son salaire à sa mère et à sa sœur en Russie pour soulager leur misère.

Au milieu de tout cela, la guerre éclata et entraîna notre Bernard dans sa danse démoniaque.

N'ayant personne à Paris à qui demander conseil pour savoir s'il devait oui ou non rejoindre l'armée française comme volontaire, il décida tout seul de le faire. D'abord, raisonnait-il, la France est le pays classique de la liberté et du progrès, et sans être socialiste convaincu, il sympathisait beaucoup avec les idées du socialisme. Puis, en tant que Juif, il se sentait de la gratitude pour le peuple français qui avait proclamé les droits de l'homme et du citoyen. Rien que l'émancipation des Juifs et la reconnaissance de leur égalité par rapport aux autres races méritaient, à son avis, qu'il fît le sacrifice de sa vie à la France.

A la légion étrangère, il ne se plaignit de personne. Il sortit indemne des attaques. Il fut légèrement blessé d'une balle à la tête lors de la première attaque, mais, après le premier pansement, il se sentit bien porteur et demanda à être renvoyé dans son régiment dès le lendemain.

Quand on apprit, au deuxième régiment, l'incident regrettable arrivé à des hommes du premier régiment de la Légion étrangère: la fin tragique de neuf volontaires russes qui avaient été fusillés sans explication et sans raison par les mêmes Français qu'ils étaient allés défendre avec tant d'amour et d'enthousiasme, on devint inquiet sur le sort des vingt et quelques Russes condamnés par le conseil de guerre à ^{aux} ~~des~~ travaux forcés pour avoir refusé de tirer sur les camarades avec lesquels ils avaient mangé la veille encore et avec lesquels ils étaient tombés dans les tranchées. Cette inquiétude et cette crainte firent que les sujets russes incorporés dans la première légion étrangère commencèrent à se révolter et à protester d'être des soldats de la légion étrangère et traités en criminels.

Un jour que le régiment devait monter en première ligne, tous les "Russes" se réunirent et exigèrent de deux choses l'une: soit d'être incorporés dans l'armée française régulière, où le traitement était plus humain, soit d'être envoyés en Russie. Bernard faisait partie du petit nombre de ceux qui s'élevaient contre cette mutinerie et en particulier contre les revendications. Mais comme la majorité décida de ne pas monter en première ligne avant ^{d'avoir obtenu} ~~de~~ satisfaction, Bernard ne voulut pas rester seul de son espèce et il se joignit aux "rebelles". Et de même qu'il avait été un des rares soldats qui s'élevaient contre la "grève", de même il fut un des rares hommes qui eurent à en supporter les dangereuses conséquences.

Pour Bernard, ce fut d'abord un spectacle magnifique ^{de voir} ~~que celui de~~ ces hommes qui pendant si longtemps avaient subi le joug sans murmure ^{non plus} ~~et qui~~ soudain brisaient la discipline et ayant défait leurs ceinturons revendiquaient leur pauvre droit... Ces hommes ne pouvaient faire naître que des sentiments de respect même chez les officiers et chez le colonel lui-même qui connaissait notre bravoure et qui savait qu'on ne nous "aurait" pas avec des menaces.

D'autre part, ces revendications d'être incorporés dans un régiment français ou d'être envoyés en Russie n'étaient ni du patriotisme français ni du patriotisme russe; elles étaient plutôt le fruit d'une immense fatigue. On s'accrochait à une paille pourvu qu'on sortit du cercle de feu. On voyait à quelle valeur insignifiante l'homme était réduit, on voyait comment le héros gisait sur le champ de bataille et comment chacun le foulait et crachait sur lui. On se souvenait des amis blessés qui ^{avaient soif} ~~aspiraient~~ dans les souffrances et qu'on n'avait pas le droit de soulager avec un peu d'eau pour ne pas se distraire de la bataille.

Aller en Russie? Défendre nos propres bourreaux? Défendre les pogromistes qui assassinaient nos parents, nos sœurs et nos frères, qui violaient, tuaient et pillaient? La Russie serait-elle meilleure que la France? Non, certes!

Bernard comprit aussi que la guerre ne ferait pas régner la justice sur terre et que tous, nous étions comme un aveugle troupeau de moutons.

Alors quoi? Que la volonté de Dieu soit faite! Que les gens ne nous reprochent pas d'être des lâches... C'est pour cela que nous étions volontairement venus à l'armée française. En outre, nous ne pouvions pas regarder avec indifférence nos voisins et nos amis français qu'on arrachait violemment du sein de leur famille et qu'on menait à la mort...

Ainsi, la mutinerie fit naître dans l'âme de Bernard des sentiments contraires. Pendant cette demi-journée où nous étions menacés de la mort honteuse et méprisante des traîtres, il vécut les moments les plus critiques de sa vie.

Il était comme une mer orageuse, entre deux rivages l'un et l'autre plus terrifiant que l'abîme de la mer lui-même.

Tout doucement, quelques camarades nous avertissaient qu'il

était dangereux d'aller contre la loi, car, les perles une fois jetées à terre et écrasées, à quoi bon les ramasser et garder le fil nu?

Et parmi les officiers, on se mit à dire que ce n'était pas de vrais Russes qui se révoltaient, mais des Juifs, ces éternels révoltés, bien que nous ayons su que les véritables instigateurs de la révolte étaient un officier russe et deux sous-officiers également russes qui avaient parlé à tous de la circulaire et qui désiraient être envoyés en Russie.

Plus tard, quand le colonel russe Oz nabichine envoyé par Isvolski l'ambassadeur à Paris, vint pour ~~l~~ rassembler les volontaires russes de la légion étrangère et les envoyer en Russie, Bernard fut un des premiers à protester et il demanda à rester dans l'armée française.

Le jour où l'on est venu nous interroger dans notre bataillon, raconta Bernard, nous avons vu deux capitaines français dont l'un dit à l'autre: " Je reconnais à leur nez qu'ils ne veulent pas retourner en Russie...Ce ne sont pas de vrais Russes...Celui-ci, a-t-il ajouté en me montrant du doigt, est certainement un vrai Russe." Alors je me suis approché d'eux, je les ai détrompés et je leur ai expliqué que j'étais ^{un} Juif russe. Alors, ils m'ont dit que je ne devais pas retourner en Russie où l'on faisait des pogromes contre nous. Ils m'ont interrogé sur mon métier; je leur ai dit que j'avais des notions de mécanique et ils m'ont conseillé de demander à entrer dans une fabrique d'armes.

Je leur ai répondu que je voulais rester dans l'armée active et que je demandais à être incorporé dans un régiment français.

Ce petit bourgeois de Paris était un drôle d'homme, de grande taille, fort et solidement bâti, et en même temps peureux comme un enfant. Il était d'accord avec tout le monde et donnait raison à tous. Pendant la mutinerie des volontaires russes, quand le colonel et les capitaines vinrent nous menacer de l'exécution capitale et appeler près d'eux ceux qui voulaient éviter les dures conséquences de leur acte, il fut le premier à exprimer ses regrets et à abandonner ses camarades à leur sort.

Père de famille de trois enfants, il ^{s'était joint} ~~se joignit~~ aux volontaires pour deux raisons. D'abord, on l'avait persuadé, et il avait cru fermement que la guerre ne durerait que six semaines, trois mois au plus. Il y avait suffisamment de bonnes raisons pour cela: les Etats d'Europe si étroitement dépendants les uns des autres ne pourraient pas vivre longtemps en état# de guerre; l'Allemagne ne pouvait vivre sans le blé russe; la France ne pourrait se passer de l'Allemagne pour les produits chimiques; et quand l'Angleterre avec ses bateaux réaliserait le blocus, on manquerait de pain, de pétrole et de charbon. Bref, la guerre ne durerait pas, c'est pourquoi il était à conseiller aux étrangers de s'engager dans l'armée française, car on n'aurait pas eu le temps de leur donner l'instruction militaire, et de les envoyer au front que déjà la guerre serait terminée et qu'on les laisserait retourner auprès de leurs femmes et de leurs enfants. Deuxième raison: Vivre comme un étranger dans un pays où l'on est établi et où l'on gagne sa vie, est pénible à la longue. Or, en qualité de volontaire# qui aurait servi dans l'armée française, il reviendrait Français de la guerre, ses enfants seraient Français; lui aussi aurait des histoires à raconter sur la guerre. Personne ne pourrait plus lui reprocher d'être un étranger et d'être venu en France manger le pain

des Français; il ne serait plus mal vu quand il ferait une faute de français.

71374

Les six semaines que devait durer la guerre, d'après ses prévisions, s'étaient allongées en une année et plus, et la guerre semblait encore loin d'être finie. Pendant le temps que lui et ses pareils avaient cru suffisant pour apprendre le maniement du fusil et amener la fin de la guerre, de grands événements s'étaient passés et d'amères épreuves nous avaient été envoyées. Il avait déjà pris part à quelques grandes attaques et réussi à grand'peine à s'en tirer sain et sauf. Il était devenu un vrai poilu habitué à la vie de tranchée et la vie civile lui semblait étrange maintenant; il l'avait oubliée. Son fusil lui tenait lieu de femme, ainsi qu'on le lui avait enseigné à la caserne. On lui avait bien mis dans la tête qu'il devait se donner tout entier à la discipline et aux ordres de ses supérieurs sans se soucier d'autre chose, et il pensait être un soldat parfait parce qu'il faisait tout automatiquement, sans réfléchir s'il devait le faire ou non. Un jour, pendant une manoeuvre, il arriva qu'avec son escouade on l'envoya chercher du bois pour faire le café de la section; une paysanne vint se plaindre que les soldats avaient démoli sa palissade pour l'utiliser comme bois à brûler, et l'officier demanda: "Où avez-vous trouvé ce bois?" - "Nous l'avons trouvé sur notre chemin," répondit l'un d'eux. - "Comment," s'écria l'officier furieux, "vous avez un chemin! Qu'est-ce que cette manière de dire "notre chemin"! Ne savez-vous donc pas que vous n'avez pas le droit d'avoir "votre" chemin, mais seulement celui qu'on vous ordonne de suivre!" Et l'officier leur fit des remontrances et leur donna une leçon de discipline et de "théorie", leur expliquant que de vieux soldats comme eux devaient savoir comment on parle à un supérieur, qu'ils ne devaient jamais avoir d'autre opinion que celle de leurs officiers, ni prendre un autre chemin que celui qu'on leur ordonnait de prendre.

Quand l'officier les laissa seuls, les soldats se mirent à reprendre chacune de ses remontrances et à les critiquer, sauf notre petit bourgeois de Paris qui avait trouvé évident et naturel qu'on ne dût jamais avoir d'autre opinion ou d'autre idées que celles de ses supérieurs.

La première nuit que notre bataillon occupa son nouveau secteur qui était très boisé, on plaça des sentinelles tout autour. Notre petit bourgeois de Paris eut envie de faire quelques pas dans le bois sans s'éloigner de la tente de notre détachement. Il faisait déjà bien noir, il s'orientait difficilement, s'égara même parmi les arbres et quand il voulut rentrer, il se perdit tout à fait. Comme il errait à la recherche de sa tente, il entendit crier: "Halte-là! Qui vive?" Il parlait fort mal le français, et répondit: "Camarade français". Quand son interlocuteur invisible entendit ces mots prononcés avec un fort accent étranger il fut persuadé qu'il avait devant lui un Allemand qui s'était glissé dans les positions françaises; sans réfléchir davantage, il tira. La balle transperça la main du "Camarade". Celui-ci se mit à hurler de douleur et de peur, et celui-là, effrayé et étonné se mit à tirer sans arrêt. Enfin on accourut, et on trouva notre petit bourgeois étendu dans une mare de sang, la main percée d'une balle, se tordant de douleur, et la sentinelle française mortellement effrayée, persuadée qu'elle avait été attaquée par un Allemand.

Le lendemain, l'accident fut mentionné au rapport; on rappela aux français qu'il y avait parmi eux des volontaires russes, et qu'ils devaient faire attention à ne pas confondre; on pria en outre les " Russes" nouveaux venus de ne pas quitter leur tente dans les parties du secteur où ils ne connaissaient pas très bien le terrain. Voici comment se termina cette histoire.

Et nous aurions pu chanter: "Nous étions douze frères, il en resta..."

Plus que tous les autres, notre Benjamin, le plus jeune des douze, se montrait réservé. Pour nous il resta incompréhensible et mystérieux. Il était né à Paris, de parents russes, et ne parlait que le Français. Il comprenait également le yiddish, mais pas un mot de Russe.

Tout ce que nous apprîmes de sa biographie se réduit à peu de chose. Son père avait quitté la Russie immédiatement après les pogromes de 1882, et, après de longues pérégrinations, ^{était venu} ~~vint~~ s'installer provisoirement à Paris? Mais là plusieurs enfants naquirent, et il lui fut difficile de partir; il resta donc à Paris. Cependant la guerre éclata et notre "Benjamin" ainsi que ses deux frères aînés, également Parisiens de naissance, s'engagea comme volontaire dans l'armée française.

Quand on eut fusillé les neuf Russes du deuxième régiment et qu'on en eut envoyé vingt et quelques autres aux travaux forcés, après la mutinerie de sympathie des Russes du 1er régiment de la Légion étrangère, on établit une statistique des soldats de toutes les nationalités des régiments étrangers. On incorpora les Italiens dans la légion de "Garibaldi" qui fut envoyée en Italie immédiatement après que l'Italie eut déclaré la guerre à ses alliés; les Belges, sur leur demande, furent versés dans ce qui restait des divisions après Liège et Charleroi. Seuls les Russes demeurèrent; outre qu'ils étaient la majorité, ils étaient au point de vue politique les plus avancés, et la Russie n'était pas pressée de les incorporer dans sa propre armée, déjà suffisamment mécontente; d'autre part, les autorités militaires françaises ne tenaient pas à se défaire de soldats aussi valeureux et qui combattaient si brillamment sur le front français. Mais à la longue, les Quartiers Généraux français et russe se mirent d'accord pour donner aux Russes mécontents de la Légion étrangère le choix entre aller en Russie ou être versés dans l'armée régulière française. C'est à cette dernière solution que s'arrêtèrent la majorité d'entre nous qui préféraient

l'armée française à la russe. Parmi les "Russes" se trouvait notre "Benjamin" qui avait déjà perdu son frère cadet ^{tue} mort lors de la première attaque et son frère aîné qui avait été grièvement blessé.

Tout notre groupe mettait de grands espoirs en son "Benjamin". D'abord il était très jeune et plein de vie; puis il parlait le français comme un vrai Français, si bien que nous étions tous persuadés qu'il serait le premier de nous tous à passer "caporal".

Mais le hasard en décida autrement. Huit jours après l'accident survenu au petit bourgeois, nous apprîmes au rapport que par suite d'une imprudence le volontaire Hirsch Rabinovitz s'était grièvement blessé avec son propre fusil pendant qu'il était de garde.

Ainsi que nous l'apprîmes plus tard d'un camarade français qui se trouvait près de lui au moment fatal, la gâchette de son fusil chargé se serait accrochée à une branche ou à une racine d'arbre qui dépassait de la tranchée, et le coup était parti. L'autre sentinelle elle-même avait eu de la chance de ne pas être touchée, car la balle était passée tout près d'elle faisant tomber son casque. Il s'en fallut d'un cheveu qu'elle ne se logeât dans sa cervelle.

A partir de ce jour nous chantâmes: "Nous étions onze bons compagnons, et il n'en resta que...." Puis l'un de nous eut une forte crise de rhumatisme et fut évacué.... Notre chanson était toujours de circonstance.....

" Le vieux Vigny", " Le montagnard ", ou " Alfred de Vigny ", (d'après le célèbre auteur de Moïse), cet homme aux mille noms, avait la bonté légendaire de Hilel. Solidement bâti, d'âge moyen, toujours un sourire aux lèvres, il avait un regard bienveillant pour chacun.

Originaire des Vosges, il fut l'âme du secteur (nous étions alors dans les Vosges). Il connaissait la région comme sa poche, et il aurait su trouver tous les sentiers dans la montagne les yeux bandés. Depuis le début de la guerre il servait comme "observateur" dans l'artillerie de montagne; sa fonction consistait à régler le tir des canons.

Voici comment " le vieux Vigny " vint chez nous au front, dans le secteur qui se trouvait dans son pays natal.

Aux premiers jours du mois d' Août, sitôt après la déclaration de la guerre, des détachements militaires allemands envahirent toute la région des Vosges, et, sans rencontrer la moindre résistance de la part des Français, occupèrent village après village#, ville après ville. Sur leur chemin, ils ne rencontrèrent pas même une patrouille française, pas même un gendarme pour les gêner dans leur marche.

Dans le bourg du " vieux Vigny ", les Allemands arrivèrent en pleine nuit, pendant que tout le monde dormait. Le matin, les habitants de ce petit bourg entouré de montagnes, furent surpris de voir les intrus déjà bien installés et tout à fait "chez eux ". Il ne pouvait plus être question de prendre la fuite, car d'une part des patrouilles allemandes circulaient déjà partout et coupaient tous les sentiers, et, d'autre part, des affiches rédigées en français avertissaient qu'il était interdit de quitter le bourg sans une autorisation spéciale du commandant et qu'on fusillerait sur le champ tous ceux qu'on trouverait en train de circuler d'un village à l'autre. Il va

de soi que les habitants du bourg n'eurent pas envie de se promener dans de pareilles conditions; pourtant il n'en fut pas de même pour le vieux Vigny.

Le matin quand il s'éveilla et que, ayant ouvert les volets de sa maison, il vit les Allemands se promener paisiblement dans les rues, il réveilla son fils aîné âgé de dix-huit ans et lui dit de s'habiller immédiatement. Lui-même se prépara, prit congé de sa femme et de sa marmaille et partit, promettant de revenir bientôt.

Le vieux Vigny en compagnie de son fils prit un sentier que lui seul connaissait. Tout le jour les deux hommes se cachèrent dans la montagne et observèrent soigneusement les positions ennemies. Quand le soleil se coucha et qu'il fit noir, ils prirent la direction de la France.

Le vieux Vigny arriva aux postes français avant les éclaireurs allemands, et fournit des renseignements sur les forces et l'armement de l'ennemi, sur les positions qu'il occupait et sur les chemins qu'il empruntait pour continuer sa marche en avant.

Les Allemands qui avançaient sans rencontrer la moindre résistance avaient chassé devant eux les gendarmes et ^{les} citoyens capables de porter les armes; une petite armée de fuyards se réunit ainsi, qui, bien que mal équipée et mal organisée, brûlait d'envie d'imiter les premiers volontaires de 1793 qui mal équipés et mal organisés eux aussi, avaient pourtant réussi à chasser du territoire français la forte armée de la coalition qui voulait ôter au peuple français la liberté qu'il avait conquise.

Les renseignements détaillés du vieux Vigny, sa connaissance profonde du terrain donnèrent du courage à l'officier de gendarmerie et il décida d'arrêter au pied des montagnes l'avant-garde allemande. Aussitôt dit, aussitôt fait. A la tête d'un petit détachement, il oc-

cupa le passage principal entre les montagnes et quand les premiers éclaireurs allemands se montrèrent, ils furent accueillis par un feu nourri. Ils s'enfuirent, laissant sur le terrain un mort et deux blessés.

Le vieux Vigny courut le premier porter aide aux blessés et ils les conduisit à l'Hôpital des Soeurs, dans un village voisin. Puis il revint sur la hauteur où gisait le mort allemand, creusa une tombe à l'endroit même où il était tombé et l'enterra. Sur la tombe il planta une grande croix sur laquelle il mit l'inscription suivante: " Ci-gît un soldat allemand mort en accomplissant son devoir envers Patrie, loin des siens. Que la terre lui soit légère! De profundis." Lorsqu'il eut fini, il recueillit les papiers et les objets qu'il avait trouvés dans les poches du mort, les rapporta dans son bourg et les donna aux Allemands pour être expédiés à la famille du soldat tué.

De cette façon, Vigny s'assura dès le début la confiance et des Allemands et des Français. On le laissa désormais circuler dans la montagne. Cependant, les Allemands n'osaient plus avancer; ils // aménagèrent leurs positions dans les villages environnants, ^{et} en montagne. Les Français, ayant eu par Vigny des renseignements précis sur les Allemands, établirent aussi leurs positions en face de l'ennemi, en attendant les ordres du Quartier Général français qu'à cette époque une affaire plus importante occupait: la bataille de la Marne. C'est ainsi que fut créé le front des Vosges. Les Allemands, après quelques essais malheureux, abandonnèrent toute tentative de pénétration; les Français, sans directives de leur Etat Major, se contentèrent de garder les cols et de barrer les routes qui menaient à de grandes agglomérations.

Le vieux Vigny quittait de plus en plus souvent son village, toujours occupé par les Allemands, pour aller chez les Français leur

porter des produits dont ils manquaient; de même, il apportait des lignes françaises des denrées qui manquaient à sa famille. Les Allemands logés chez lui étaient bien au courant de son trafic, mais ils le laissaient faire, car ils étaient au mieux avec lui; souvent, ils apportaient de leur cuisine des vivres pour lui et sa famille.

Cependant, peu à peu, un vrai front s'établissait. Des troupes fraîches arrivèrent; les positions des deux adversaires furent consolidées; on creusa des tranchées, on les protégea de chevaux de frise ^{de} fils de fer barbelés. Il fut de plus en plus difficile au vieux Vigny de faire ses allées et venues entre son village et les lignes françaises. Quand des fossés et des fils de fer barbelés coupèrent son chemin habituel, il en trouva d'autres; mais ceux-là aussi furent bientôt coupés. Il alla alors aux avant-postes allemands où de temps en temps on lui donnait des nouvelles de sa famille. Mais les détachements allemands furent relevés, et bientôt il lui fut presque impossible d'avoir par les Allemands des nouvelles des siens. Il prit alors l'habitude d'aller en première ligne; là, il grimpeait sur un haut sapin, et perché à la cime de l'arbre, il regardait son village, sa petite maison et apercevait parfois sa femme et ses enfants dans son jardin. Il les reconnaissait à la couleur de leurs vêtements. Le dimanche, il ^{les} voyait vêtus de leurs habits de fête aller à l'église; il attendait jusqu'à la fin du service pour les voir sortir de l'église et regagner leur maison; son ~~tendresse~~ regard plein de tendresse les accompagnait.

Le temps passait. La guerre devenait de plus en plus acharnée et féroce. L'artillerie de montagne entra en jeu; vint ^{ensuite} le génie, les explosions à la dynamite qui fréquemment enterraient sous des éboulements des détachements entiers; puis, les "lanceurs de grenades" qui firent de grands massacres dans les forêts et parmi le peuple des tranchées. Le vieux Vigny devint de plus en plus solitaire et désespéré. On lui enleva son fils pour l'envoyer sur un autre front, et il

n'en eut plus de nouvelles. A cause des bombardements de plus en plus fréquents, il ne voyait plus sa femme et ses enfants sortir de sa maison; tout son village natal était d'ailleurs désert: pendant des journées entières pas une âme ne se montrait dans les rues. L'église aussi, était déserte et abandonnée; même le dimanche personne n'y allait plus prier. A la fin, le pin élancé du haut duquel le vieux Vigny avait coutume de contempler son pays natal fut déchiqueté par les obus allemands. Les arbres voisins eurent le même sort.

Un dimanche, alors que l'automne était déjà avancé, le vieux Vigny vint dans nos tranchées de première ligne, sortit sa grosse lorgnette et contempla longuement son village qui s'étendait au pied de la montagne en hochant la tête. Cela piqua notre curiosité et nous demandâmes au vieux ce que signifiaient sa longue contemplation et ses hochements de tête.

-Je contemple mon village pour la dernière fois! répondit-il d'une voix triste; et un profond soupir accompagna ses paroles.

Nous ne comprîmes pas très bien et nous insistâmes pour avoir une explication.

- Tenez, regardez vous-même// et vous comprendrez! dit-il à l'un de nous en lui fourrant sa lorgnette dans la main.

Le soldat prit la lorgnette, regarda, puis la passa à un autre, puis à un troisième, et ainsi de suite.

- Eh bien, qu'avez-vous vu? demanda Vigny.

- Le village de Senan, avec son église et les maisons qui l'entourent.

-Et vous n'avez rien remarqué d'autre?

-Si, des hommes, des femmes, des enfants qui, semble-t-il, se dirigent vers l'église pour prier. Eh bien? Que se passa-t-il? s'étonnèrent les soldats.

-Rien ne se passe encore, mes amis, dit le vieux Vigny, mais il va

se passer quelque chose. Aujourd'hui, c'est la Toussaint, et, pour la première fois de l'année on a permis de sonner les cloches pour appeler les vieillards, les femmes et les enfants à l'église pour y entendre la messe. Les Allemands aussi vont s'y rendre pour prier pour ^{leurs} leurs qui ont été tués sur le champ de bataille, comme les autres... Et il soupira.

- Et pourquoi cela te rend-il si triste?

- Comment pourquoi? répondit-il. Et il ajouta d'une voix profondément émue:

- Le capitaine d'artillerie va tout à l'heure donner l'ordre de bombarder ~~le village~~ l'église pendant la messe, et aux morts qu'on va pleurer s'ajouteront bientôt de nouvelles victimes: des femmes et des enfants...

Nous restâmes tous frappés de stupeur, ne sachant quoi répondre.

- L'équipe de notre batterie a refusé de tirer. Je suis tombé aux pieds du capitaine et je l'ai imploré, les larmes aux yeux, de renoncer à son projet de bombarder le village et l'église pendant que toutes les femmes et les enfants s'y trouveront, mais en vain. Il menace même de nous traduire tous devant le conseil de guerre...

- Qu'il le fasse! nous écriâmes-nous comme un seul homme.

- Mais oui! Je m'en soucie fort peu. Mais ce qui m'épouvante, c'est que lui et les autres officiers préparent maintenant les batteries et qu'ils vont bientôt ouvrir le feu!

- Et n'y a-t-il pas moyen de lui faire comprendre qu'il n'y a aucun héroïsme à bombarder une église au moment où des femmes et des enfants s'y trouvent? Il est Français, et les femmes et les enfants du village sont Français aussi! Comment peut-il agir ainsi?

- Quand je lui ai dit tout cela, il m'a repoussé du pied et il m'a dit: " Je m'en fous! Ils sont tous Boches maintenant et il faut les massacrer et les détruire tous! Tant que l'ennemi occupe le village,

tous ceux qui y demeurent sont nos ennemis!" Le "pointeur" et le "tireur" sont aux arrêts. Je me suis échappé de ses mains et j'ai couru jusqu'ici pour dire adieu, ne fut-ce que de loin, à ma famille et à mon village...

A ce moment, nos canons ouvrirent le feu sur le village....

- Depuis Louis XIII le village n'a pas subi une telle dévastation, ajouta le vieux Vigny tout bas et il quitta les premières lignes essuyant ses yeux où des larmes étaient montées.

Le "Père Léon" - c'est ainsi qu'on l'appelait dans notre compagnie; personne ne connut jamais son nom de famille. Et personne n'avait besoin de le connaître car, quand on appelait le "Père Léon", tout le monde et lui-même savaient sans erreur possible de qui il s'agissait. C'est sous ce nom qu'il était inscrit chez le sergent-major, c'est ainsi que l'appelait notre lieutenant (qui dans notre compagnie faisait fonction de capitaine) et tous les autres l'imitaient, des gradés aux simples soldats.

Le "Père Léon" était un homme d'une quarantaine d'années, grand, droit et svelte, dont le visage doux et paternel ~~se formait~~^{se formait} d'une barbe pointue châtain foncé, était illuminé par des yeux noirs intelligents qui lui gagnaient tous les coeurs.

Le nom de "Père Léon" ne lui avait pas été octroyé à cause de son grand âge, car dans notre escouade même il y avait des hommes plus âgés que lui. On lui avait donné ce nom de "père" plutôt parce qu'il avait quatre enfants; à cet égard il fut une exception, car à cette époque là on n'envoyait plus en première ligne des pères de quatre enfants. Mais comme deux de ses enfants étaient déjà mariés, et qu'un de ses fils et son gendre étaient au front, on le considéra comme un père de famille qui n'avait que deux enfants à sa charge.

Comme le père Léon était maçon de son métier, il lui échut d'aller chaque soir (excepté les soirs de clair de lune) avec d'autres maçons, poser des piquets et du fil de fer barbelé devant les tranchées afin d'en interdire l'accès aux Allemands en cas d'attaque brusquée. La distance qui séparait les deux lignes n'était que de quelques douzaines de pieds, et grand était le danger d'une attaque brusquée. Aux moments d'accalmie quand l'artillerie se taisait, on pouvait entendre distinc-

tement les Allemands causer entre eux dans leurs tranchées.

Plus encore que la courte distance, des sentiments amicaux rapprochaient les deux adversaires. Et, bien qu'on n'ait pu se voir l'un l'autre que rarement et qu'on se soit très peu compris (rares étaient les Allemands capables de comprendre le Français, et plus rares encore les Français qui comprenaient l'allemand), cela n'empêchait les deux camps de s'entendre par signes et de respecter un armistice tacitement conclu... Nous le devions au père Léon et à ses camarades qui allaient visiter les tranchées allemandes où ils buvaient avec les soldats, en rapportaient de gros cigares et autres douceurs dont les Français étaient privés et laissaient en échange quelques bidons de vin rouge et des paquets de biscuits grandement appréciés des Allemands. Mais l'essentiel de la fraternisation des troupes consistait en ceci que pendant les dix mois où les mêmes régiments occupèrent ce secteur pas une balle de fusil ou de mitrailleuse ne fut tirée ni de notre côté ni du leur. Les batailles à cette époque se réduisaient à des combats d'artillerie qui, sans la fraternisation auraient causé de grands dommages et éclairci les rangs des soldats plus encore qu'ils ne le faisaient. Cela fut évité parce que, avant chaque bombardement, les sentinelles de première ligne avertissaient par un signal le camp adverse, de façon à ce que les soldats aient le temps de gagner les abris. Le signal consistait en ceci qu'on lançait des pierres vers les tranchées ennemies où les soldats prenaient alors les dispositions nécessaires. Après chaque bombardement, on renouvelait le signal, et on sortait des abris. Quand le courroux de Jupiter était passé sans causer grand mal, les adversaires se saluaient l'un l'autre par des cris de satisfaction. Parfois il arrivait pourtant qu'un général vint faire une inspection au front et qu'il visitât la première ligne; on le signalait immédiatement au camp d'en face, afin que ce jour-là les soldats évitassent de se montrer

Et au cas où l'on donnait l'ordre d'ouvrir le feu sur les lignes ennemies et de simuler une attaque brusquée pour se rendre compte des forces de l'adversaire, il était entendu entre les soldats des deux camps qu'il ne fallait pas s'effrayer de la fusillade; en effet, on ne tirait pas sur les tranchées, mais on visait haut et on faisait comprendre qu'il ne s'agissait que d'une fausse alerte pour faire diversion, ^{et} détourner l'attention des autres secteurs où l'on avait l'intention d'attaquer réellement.

Les soirs où le père Léon et ses camarades devaient sortir poser les piquets de fer et le fil de fer barbelé, on prévenait les Allemands qu'on allait travailler devant les tranchées. On le faisait pour les rassurer et leur faire comprendre qu'on ne pensait pas à mal, et pour les empêcher de tirer, car, ils ^{auraient pu} ~~pourraient~~ ainsi, Dieu nous en garde! tuer un père de famille qui espérait encore revoir ses enfants. De leur côté, les Allemands, quand on les envoyait planter leurs piquets à eux, nous le faisions savoir aussi; et pour être plus sûrs que l'ordre ne serait pas donné d'ouvrir le feu ces soirs là, les deux camps s'arrangeaient pour travailler le même soir; et c'était justement pendant ^{qu'on se livrait à} ces travaux devant les tranchées qu'on se rencontrait et qu'on se saluait, chacun dans sa langue. Puis on pouvait tranquillement travailler. Parfois, les Français manquaient de ciseau pour couper les fils de fer, ils l'empruntaient aux Allemands auxquels ils rendaient un service analogue en leur prêtant un gros marteau pour enfoncer les piquets. On allait jusqu'à s'aider dans le travail même. Certains des caporaux qui conduisaient les équipes au travail étaient au courant de la fraternisation, mais ils faisaient semblant de ne rien voir et de ne rien savoir. Pourtant, en présence des supérieurs, on était sur ses gardes et on se surveillait.

Les choses allèrent si loin que les sentinelles françaises et allemandes guettaient chacune l'arrivée de leurs chefs, afin de ne

pas être surprises en train de fraterniser. Ainsi, les sentinelles de chaque camp veillaient les yeux fixés sur leurs propres tranchées, tournant le dos à l'adversaire. Dès qu'un officier se montrait dans l'un des deux camps, on passait la nouvelle, par signes convenus, aux sentinelles de l'autre, les sentinelles le faisaient savoir aux tranchées, et à la fin tout le secteur savait qu'il fallait être sur ses gardes et suspendre les relations amicales avec l'adversaire.

Voici comment il était arrivé que les soldats des deux camps, ennemis mortels, et qui ne parlaient pas la même langue, fraternisèrent et entretenirent des relations amicales malgré les ^{ordres les} plus sévères, lus chaque jour au rapport, et défendant, sous peine d'être fusillé séance tenante, et sans jugement, ^{réalisable} d'entrer en rapport avec l'ennemi.

Notre régiment de réserve venait d'arriver pour la première fois dans ce secteur et occupait les positions. Comme il était de coutume, on plaça immédiatement des sentinelles. Dans la journée il y avait une sentinelle, et le soir, il y en avait deux; l'une "immobile" qui ne devait pas quitter sa place, et l'autre "mobile" qui devait se promener et veiller à ce que l'ennemi profitant de l'obscurité ne nous attaquât pas par surprise. Et comme, à cette époque, les tranchées n'étaient pas encore profondément creusées, et que le fil n'était pas posé, on s'alarmait au moindre bruit surtout la nuit dans l'obscurité.

Un nuit, le père Léon était à son poste comme sentinelle "immobile". Son camarade qui était "mobile" avait disparu dans la nuit. Le père Léon angoissé tremblait dans la crainte d'être surpris soudain ^{par} dans une terrible attaque de l'ennemi... Pour son malheur, la lune parfois sortait des nuages, parfois y disparaissait de nouveau; il faisait tantôt clair et tantôt noir, et le clair de lune, les ombres des nuages augmentèrent l'effroi et exaltèrent l'imagination du pauvre père de famille qui était debout tout seul, dans un endroit inconnu, un cimetière, au milieu d'esprits qui rôdaient dans la nuit pleine d'épouvante.

Soudain il sentit que quelqu'un le touchait. Il bondit de terreur et instinctivement saisit son fusil. Il leva les yeux et vit devant lui un homme sans armes. A ce moment, la lune sortit des nuages et répandit une douce lumière sur les choses et l'homme. Le père Léon put alors voir à l'expression de sa figure et à toute son attitude que l'homme ne ^{voulait} pas faire de mal. Pendant quelques minutes les deux hommes effrayés restèrent immobiles en face l'un de l'autre, ne sachant que faire. A la fin, l'inconnu prit courage et se mit à parler. Mais le père Léon ne comprit pas un seul mot de ce qu'il disait. L'autre se rendit compte de son embarras et se mit à lui parler par signes et à expliquer qu'il n'y avait rien à craindre, qu'il était désarmé et ne lui voulait pas de mal... Cependant, l'Allemand aperçut au doigt du père Léon une alliance qui brillait au clair de lune. Alors il lui montra son alliance à lui, expliqua à l'aide ^{de ses} ~~de ses~~ doigts qu'il avait trois enfants et immédiatement lui montra une photographie de lui avec sa femme et ses enfants. Quand le père Léon vit la photographie, il posa son fusil par terre et sortit de la poche intérieure de sa capote une photographie de sa femme et de ses ~~trois~~ quatre enfants. L'Allemand prit la photographie, la regarda longuement hochant tristement la tête et la lui rendit tout en s'essuyant les yeux avec sa manche et en continuant à hocher tristement la tête, montrant du doigt tantôt lui-même, tantôt le père Léon, comme s'il voulait dire: "Voilà où nous en sommes! Nous, qui avons des enfants, nous, nous sommes transformés en fainéants, en bêtes féroces qui ne cessent de guetter la mort des autres tout en redoutant elles-mêmes de mourir..."

Le lendemain, le père Léon raconta à ses camarades de l'escouade sa rencontre bizarre avec l'Allemand, et il pleurait en la racontant. Ses camarades non plus ne purent retenir leurs larmes.

Quelques jours après un incident analogue arriva à d'autres sentinelles, cette fois en plein jour. Une sentinelle allemande attach

un mouchoir blanc à la baïonnette de son fusil et se mit à l'agiter en l'air. Notre sentinelle le vit et l'imita. L'Allemand sortit de son abri et s'avança vers le Français qui vint à sa rencontre, mais s'arrêta à mi-chemin n'osant s'avancer de peur d'un piège. Quand l'Allemand vit l'indécision du Français, il posa son arme à terre et se dirigea vers lui les mains écartées et vides. Notre sentinelle attendit quelques instants, mais voyant l'Allemand regarder de tous ^{les} côtés pour voir s'il n'était pas repéré, il posa lui aussi ses armes à terre et s'assit sur une pierre attendant que l'Allemand s'approchât de lui. L'Allemand s'approcha, le salua; ils parlèrent et décidèrent que les deux camps devaient s'abstenir de tirer l'un sur l'autre. Quand on ne pourrait pas l'éviter, quand on donnerait l'ordre d'ouvrir le feu, on convint de tirer en l'air. L'accord fut conclu pour tout ^{le} ~~le~~ secteur et les sentinelles se passaient l'une l'autre le mot d'ordre. Une série d'accords pacifiques suivit; chaque ^{fois} on s'entendait au moyen de signes et de signaux. On devait surtout faire attention les jours où le régiment allemand était relevé par des Bavarois, patriotes fanatiques qui pouvaient troubler la paix ^{du} ~~le~~ secteur.

Un jour justement ^{qu'un} ~~un~~ régiment bavarois avait relevé celui qui occupait habituellement le secteur, un accident arriva au père Léon et à ses camarades. Quelques jours auparavant l'artillerie avait tiré plus que d'habitude; quelques hommes avaient été tués et tous les travaux ~~en~~ en avant des tranchées avaient été anéantis. Il fallut replanter des piquets et y enrouler du fil de fer barbelé comme de coutume. Le père Léon et les autres ouvriers avaient tout préparé durant le jour et ils n'avaient pas manqué d'avertir les Allemands par le signal convenu de ne pas avoir à s'inquiéter et d'arrêter leur tir. Le hasard voulut que les Allemands fussent remplacés le soir même avant que les nôtres fussent sortis travailler, et leur relève fut si soudaine qu'il n'enrent pas le temps de prévenir les nouveaux venus de ^{ne} pas tirer ce

soir là. Ceux-ci n'étant au courant de rien, tirèrent dès qu'ils entendirent du bruit devant leurs tranchées. Le père Léon fut grièvement blessé. Ses camarades eurent des blessures légères.

71391

71392

Son nom était Jeannot, mais on l'avait surnommé l' "Agneau" - et ce surnom lui plaisait. De taille moyenne, mais large d'épaules, trapu solide, la tête grosse, de grands yeux de veau innocents, qui brillaient toujours, il semblait de trop et pas à sa place parmi ses camarades soldats. Il ne se liait pas et ne parlait à personne. Quand quelqu'un l'abordait et essayait d'engager la conversation avec lui, il rougissait, écarquillait ses grands yeux, les baissait immédiatement, murmurait quelques mots incompréhensibles entre ses dents et s'écartait.

Quand, en 1916, il vint dans notre régiment de réservistes qui fut alors envoyé comme régiment ^{de ligne} ~~un~~ dans un secteur des Vosges, il devait déjà avoir plus de quarante ans. D'ailleurs personne ne savait son âge avec certitude, pas même lui, car les montagnards de sa région, pour la plupart des bergers qui vivent du printemps à l'automne avec leurs troupeaux et ne descendent que très rarement dans les villages, n'ont pas l'habitude de faire enregistrer leurs actes de naissances. Parfois, le père n'apprend la naissance de son enfant qu'au bout de sept ou même neuf mois.

Jusqu'à la fin de 1915, Jeannot fit tranquillement paître ses troupeaux dans la montagne sans savoir qu'il y avait une guerre. Il ne savait pas davantage qu'au delà des montagnes où paissaient ses troupeaux un autre monde existait habité par des hommes occupés à autre chose qu'à faire paître des bêtes, et qui parlaient une langue différente de son patois... Il avait seulement entendu dire qu'autrefois, quand une guerre éclatait, des chevaliers venaient trouver les bergers dans les montagnes, sonnaient du cor et rassemblaient les gars armés de leur bâtons à pointe de fer pour les emmener à la guerre.

Mais cette fois-ci ce ne fut pas la même chose. Il se trouvait avec son troupeau loin de sa montagne. Cela se passait à la fin du mois

quand la lune ne se montre qu'accompagnée de l'étoile du berger. Les feuilles des arbres s'amoncelaient sur le sol et pourrissaient. Non loin de son troupeau passèrent deux cavaliers en uniformes bleus, armés des pieds à la tête; ils se mirent à lui demander qui il était, quel était son âge et s'il ^{avait été mobilisé} ~~était allé à la guerre~~. Comme il ne savait que répondre à toutes leurs questions, ils l'emmenèrent au village, et de là, en même temps que d'autres bergers, ils le conduisirent dans une ville dont il ignorait le nom. Puis on les fit sortir de la ville et on les parqua dans une caserne entourée d'un mur très élevé où on leur donna des // uniformes de soldats, de gros souliers de cuir à semelles cloutées (il n'avait porté de tels souliers qu'une seule fois dans sa vie, lors du mariage de son patron avec la servante Marie du même village), puis on les "mena" comme un troupeau - tout comme ses chiens César et Jacqui menaient le troupeau au ruisseau pour le ~~fixer~~ faire boire, - on les mena, enfin on leur donna - comment appelle-t-on donc cet objet? - un fusil. On les mit dans de grandes voitures sans chevaux qui les emmenèrent dans un autre endroit, et de là, on les mena à pied //, jusqu'aux montagnes...

Il nous raconta tout cela plus tard, quand il sut s'exprimer et qu'il avait envie de parler. Car au début, il ne comprenait ce que les autres lui disaient, et les autres non plus ne comprenaient pas son langage; d'ailleurs il n'aimait pas parler; si jamais il disait quelque chose, c'était à propos des bêtes et des pâturages, des troupeaux et des chiens. L'histoire de son départ pour l'armée, il ne nous la raconta pas d'un trait; il y mit plusieurs jours.

Il n'avait jamais fait de service militaire, il n'était pas inscrit ou enregistré nulle part. Son père, son grand-père et son arrière grand-père avaient tous été bergers et ^{avaient} fait paître les troupeaux du même village; sa fonction de berger était héréditaire. Aussi maintenant qu'il était aux tranchées, il n'avait qu'un souci: "Que deviendrai-

ent les bêtes sans lui? ^{les avait-on} Les a-t-on traités, ^{9. Avait-on} ~~At-on~~ donné assez à manger aux chiens? Son grand-père était-il encore en vie? Si non, qui veillerait sur le troupeau?"

Quand on l'envoyait en sentinelle, il tournait le dos aux Allemands et le visage vers les nôtres. Il ne se souciait guère de toute la besogne des tranchées; Il ne connaissait pas la fièvre de l'attaque; il n'avait pas peur devant l'ennemi. D'abord il ne savait pas ce que c'était qu'un ennemi: il n'en avait pas, excepté le gros Biscot, l'ivrogne qui persécutait sa nièce Marthe, et les gosses qui s'amusaient à exciter ses chiens. Ensuite, il n'avait jamais vu de "Boche" et son imagination était impuissante à lui en faire voir un; il se demandait si les Boches étaient des démons qui causaient toutes sortes de dommages; notamment s'ils étaient des gens à voler le lait aux vaches qui avaient un veau, à brouiller la laine des brebis pleines afin de les faire avorter, etc...

Les derniers temps il était mélancolique et abattu. Quand il était en sentinelle, il posait son fusil sur le sol ou l'enfonçait dans la meurtrière, il s'asseyait par terre, appuyait ses coudes sur ses genoux mettait ses mains sous son menton et méditait les yeux perdus au loin. Il restait ainsi pendant des heures jusqu'à l'arrivée de la relève.

D'après les soldats originaires de son pays, la cause de son accablement était le pressentiment que son troupeau était resté sans surveillance, que son grand-père et son chien Jacqui étaient morts, que César ^{ne mangeait pas à se faire} ~~était affamé~~ et que le pâturage n'était pas assez riche pour nourrir le troupeau toute l'année...

Un jour, nous étions cachés dans l'abri pendant que les Allemands selon leur coutume nous lançaient leurs torpilles à ailettes qui bourdonnaient au dessus de nos têtes comme de grosses mouches bleues en été et qui, en un clin d'oeil, faisaient voler sur nos têtes des amas de terre, des morceaux d'arbres ou de chair humaine déchiquetée qu'elles

rencontraient sur leur trajectoire. A de tels moments, bien qu'abrités profondément sous terre, on n'était pas sûr d'être hors d'atteinte de ces "mouches". La peur, devant ces anges de la mort qui menaçait votre vie, vous faisait oublier jusqu'à votre propre nom et le lieu où vous vous trouviez. Soudain, du tas d'hommes serrés les uns contre les autres, on entendit un cri de douleur suivi de quelques gémissements incompréhensibles.

-Que se passe-t-il? demanda le sergent qui se trouvait avec nous dans la sape.

-Rien, lui dit un soldat, c'est l' "agneau" qui pleure son troupeau égaré...

A cet instant, on entendit le bruit sourd d'une chute, puis le fracas de tonnerre d'une explosion dans la sape...

Cette explosion produisit un éboulement qui coûta la vie à vingt et un soldats qu'on n'arriva pas à dégager bien que l'on essayât de fouiller les ruines. Parmi les victimes se trouvait Jeannot dit l' "Agneau"...

71396

Il est minuit passé , c'est bientôt la relève . Dehors c'est la gelée silencieuse et âpre. La lune qui est en son plein est sortie des nuages et éclaire de sa lumière mystique la neige blanche récemment tombée qui recouvre d'un linceul la montagne ravinée et déchiquetée et le bois bouleversé pour en cacher la nudité et la honte ... Tout dort d'un sommeil profond, hommes et choses; seules nous , les sentinelles, nous veillons, ~~pénétrées de la peur~~ pénétrées de la peur ~~par~~ d'un danger inconnu qui nous guette de toutes parts. De temps en temps on entend un bruit, un murmure; instinctivement nous saisissons nos armes; nos coeurs battent vite; nos mais tremblent ; notre vue se brouille et des scènes terrifiantes surgissent dans notre esprit avec la rapidité de l'éclair. Nous nous approchons des barbelés blanchis par la neige qui se trouvent devant nos tranchées. On écoute; on regarde; c'est le silence ; on retourne. Au bout d'un instant on perçoit de nouveau un bruit tout à fait net. Et de nouveau transis de peur nous courons aux barbelés : une petite chienne ou un jeune sanglier s'y sont pris ... Nous sommes plus gais ; la bête nous fournira quelques bons repas . L'essentiel c'est que les officiers n'en sachent rien et ne nous soufflent pas le bon morceau. Il est vrai qu'on peut craindre que les Allemands nous voient capturer la bête et n'ouvrent le feu sur nous . Cette idée ne nous arrête pas . Nous rentrons . Pour nous ragaillardir nous faisons un petit feu qui fume plus qu'il ne chauffe ; nous faisons cercle autour et nous nous frottons les yeux que la fumée irrite , sans cesser de souffler pour entretenir la flamme . Nous nous chauffons aux flammes qui dansent et regardons les volutes de fumée . Des scènes effroyables, des évènements oubliés nous reviennent à la mémoire . Chacun raconte

ce qui lui est arrivé , ce qu'il a passé ... et chacun a de quoi dire .
On n'est jamais à court !

Un de nous qui fut de la "Marne" raconte :

" C'est seulement quand ils eurent traversé la Marne qu'ils virent les ruines qu'avait faites l'artillerie . A chaque pas ils butaient sur des cadavres . Dans certaines tranchées allemandes ils trouvèrent des sections entières de soldats raidis dans la mort . Les uns tenaient leurs armes prêtes à tirer ; d'autres , agenouillés , visaient ; mais le plus terrible c'était de voir les survivants : tous avaient perdu la raison . Quelques uns avaient les yeux revulsés , égarés ; d'autres étaient pareils à des chiens enragés , la langue pendante et l'écume aux lèvres . Certains couraient tournant la tête en tous sens ; d'autres encore avançaient à quatre pattes . Des blessés se tordaient parmi les cadavres et d'une voix pitoyable appelaient au secours . Mais nul n'y faisait attention. On ne pouvait distinguer les blessés et les morts français ou allemands , tombés les uns sur les autres . Après la bataille , dans une compagnie il ne resta que douze hommes ; soixante-quinze dans un bataillon . Certains régiments furent complètement anéantis ."

Un autre de notre groupe qui avait été blessé à la bataille de la Marne , raconta comment trois jours durant il était resté sur le champ de bataille , la blessure béante . Autour de lui gisaient des ~~morts~~ morts, et des blessés qui expiraient au milieu de grandes souffrances . Beaucoup de blessés suppliaient les soldats qui passaient , du regard et des mains , de les fusiller pour leur éviter les souffrances d'une mort lente et atroce , et le spectacle de la souffrance des autres , en attendant de subir le même sort. Un sergent qu'une balle avait rendu aveugle errait à l'aventure et butait à chaque instant sur un

blessé ou sur un mort. A côté de notre blessé était étendu un autre soldat , blessé aux jambes . Une jambe était tout à fait détaché du tronc , l'autre n'y tenait plus que par quelques minces tendons, et de ses propres yeux il voyait la jambe sectionnée changer peu à peu de couleur - passer du rouge au bleu , puis au jaune . Le lendemain il vit des vers y grouiller . Couché , il attendait que la mort lui fermât les yeux . A un moment donné il essaya de se relever , de s'éloigner ~~et~~ de sa jambe , et il expira . ~~xxxxx~~

Un troisième raconta comment il avait vu les Sénégalais trancher les têtes , les nez , arracher les yeux des ~~Allemands~~ cadavres allemands . Quand il leur demanda pourquoi ils agissaient de la sorte , ils répondirent que c'étaient autant de souvenirs à rapporter chez eux en témoignage de leurs exploits . Ils attacheraient les têtes à des ficelles , en guise d'ornements ; ils feraient sécher les nez et les yeux et s'en feraient des colliers . Ce seraient également des amulettes contre les mauvais esprits et les maladies . Un tirailleur Kabyle se vanta d'avoir tranché les deux oreilles à un Allemand blessé, encore vivant ; et de les avoir mangées ; mais il se plaignit d'avoir été déçu : il s'était imaginé que les oreilles allemandes avaient meilleur goût !

- Ce n'est pas une guerre , mais une tuerie , un massacre général, dit un autre , et il raconta des actes plus cruels et plus barbares que les actes des soldats de couleur . Certains avaient pour principe de ne pas faire de prisonniers et de tuer l'ennemi même quand il se rendait . Ils étaient connus pour leur cruauté à l'égard des Français aussi . Le maire du village ~~Sxxxxx~~ de S... donna aux autorités militaires mille francs pour qu'elle fissent évacuer le village où ces hommes devaient passer huit jours au repos . Quand ils ~~arrivaient~~ arrivaient dans un village ou dans un bourg ils pillaient, volaient

tout , violaient les femmes et les fillettes , sans même faire grâce aux femmes âgées . Tout le monde dans le village barricadait portes et fenêtres ; personne alors n'osait se montrer dans les rues . On peut s'imaginer ce que de tels soldats pouvaient faire dans les villages qu'ils reprenaient à l'ennemi .

- C'est vrai , pourquoi conter les excès commis par des Nègres ~~wawawawawaw~~ quand nous autres , Français civilisés , nous en avons fait autant ? dit un autre . Cela se passa lors de l'attaque de Poutenelle . On nous donna de longs couteaux de boucher et on nous ordonna de massacrer tous les Allemands dès que nous aurions réussi à sauter dans leurs tranchées . C'était épouvantable de voir les Allemands courir ça et là comme des rats empoisonnés , suppliant : " Kaput Franzose ! " , " Kaput Kamerad ! " ; et nous , nous les massacrons comme des animaux .

Un soldat de notre compagnie ramena deux prisonniers qu'il n'avait pas eu le coeur de poignarder . Le capitaine leur brûla immédiatement la cervelle en disant aux soldat : " Si tu me ramènes encore de ces chiens , vivants , tu subiras le même sort . Avons-nous besoin qu'ils viennent manger notre pain ? "

Un officier qui ne cessait de répéter que nous combattions pour la civilisation fit aligner vingt-cinq prisonniers désarmés , et , revolver en main , les tua l'un après l'autre ; certains des prisonniers , à genoux , pleuraient et priaient qu'on leur laissât la vie , mais l'impitoyable massacreur resta aussi insensible qu'une pierre et n'en épargna pas un seul .

Un autre officier étendu , blessé , se faisait amener des prisonniers allemands pour les tuer de sa propre main .

Un troisième donna l'ordre d'achever les blessés allemands . Quand le soldat chargé d'exécuter cet ordre s'approcha d'un Allemand

qui gisait , la jambe cassée , celui-ci lui embrassa les genoux en pleurant , le supplia de l'épargner , et , pendant qu'il lui tenait ainsi les jambes embrassées , il fut poignardé par le soldat . D'autres officiers , "plus pratiques" , alignèrent des prisonniers devant les tranchées et leur donnèrent l'ordre d'avancer afin d'être tués par ~~leurs frères~~ leurs frères . Les Allemands , de leur côté , faisaient la même chose avec nos blessés et ceux des nôtres qu'ils avaient faits prisonniers .

Il est superflu de mentionner encore les cruautés et les crimes horribles commis par de simples soldats . L'envie de fusiller et de poignarder des hommes qui ne pouvaient se défendre se transforma chez eux en une terrible passion .

Dans une sape , nous trouvâmes quelques dizaines d'Allemands ; immédiatement , avec quelques sacs de terre , nous ~~en~~ murâmes l'entrée . C'était horrible d'entendre les cris des emmurés qui suppliaient qu'on les laissât sortir . Ils furent enterrés vivants . Dans une autre sape , remplie également d'Allemands , nous lançâmes quelques grenades qui les déchiquèrent .

Nous , Français , nous ne cessons de crier que les Allemands sont des barbares qui brûlent villes , villages et cathédrales , alors que nous ne traitons pas mieux nos propres concitoyens dans notre propre pays . Le jour de la Toussaint , des Allemands se rendirent à l'église du village de Sénan qu'ils occupaient , pour prier pour les âmes de leurs morts . Des Français , femmes et ~~enfants~~ enfants y étaient aussi qui priaient pour leurs pères , leurs frères et leurs époux morts au front . Notre commandant d'artillerie nous donna l'ordre de bombarder l'église . Ni les cris , ni les supplications des soldats français originaires de ce village ne purent faire annuler cet ordre . Bien plus , le commandant menaça encore de traduire en conseil de guerre ceux qui hésitaient à tirer sur leur propre village .

Cependant le feu s'éteignit . La lune disparut derrière
d'épais nuages . Un vent froid se leva et , abandonnant nos places
autour du feu , nous marchâmes de long en large , silencieusement ...